

12. 1843/1839
9(497.1) „1843/1839“

III. 3980

MILOCH OBRÉNOVITSCH

OU

COUP D'ŒIL SUR L'HISTOIRE DE LA SERBIE

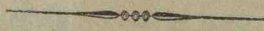
DE 1813 A 1839

POUR SERVIR DE RÉPONSE

M. CYPRIEN ROBERT

PAR

LE PRINCE MICHEL MILOCH OBRÉNOVITSCH.



303454

PARIS,

A. FRANCK, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

Rue Richelieu, 67.

1850.

70112
Bd. 20760

~~28770/62~~

BIBLIOTECA UNIVERSITARA
ESTI
COT. II 314143 Vorica

916/05

(*) « Sto je pravo i Bogu je drago. »

Ce qui est juste, à Dieu est cher.

(Proverbe serbe).

L'histoire de ce peuple serbe devrait se chanter et non s'écrire. C'est un pèème qui s'accomplit encore.

LAMARTINE, *Voyage en Orient*.

B.C.U. Bucuresti



C20056568

(*) S se prononce *ch*, et *je* comme *ié*.

Un petit coin de terre de 7 à 800 milles carrés, à l'extrême frontière septentrionale de la Turquie d'Europe, au confluent de deux fleuves, du Danube et de la Save, forme la principauté de Serbie; c'est ma patrie.

Parmi les provinces qui se trouvent sous la domination turque, il n'en est aucune qui, depuis des siècles, ait joué dans l'histoire de l'empire Ottoman un rôle aussi important que cet État si faible en apparence, mais dans la réalité appelé à de hautes destinées, eu égard au caractère du

peuple qui y germe. Un pareil état de choses aurait dû attirer sur lui l'attention de l'Europe, et cependant c'est à peine si l'histoire de sa dernière émancipation, qui remonte à une génération seulement, est connue de quelques personnes. Que sera-ce de celle de nos anciens royaumes, du vaste empire d'Etienne Douchane, surnommé le glorieux et le puissant? Jusqu'à ce jour, on peut dire que l'Occident a ignoré même notre existence.

En publiant cette brochure, mon intention n'est point de livrer au public un ouvrage qui le mette complètement au courant de la vie politique et sociale de ma patrie; on le verra en la parcourant. Non, je ne veux que jeter un coup-d'œil sur les événements qui se sont passés en Serbie dans ces vingt-six dernières années, dirigé surtout que je suis, par mon désir de répondre à l'*Histoire de Miloch*, que M. Cyprien Robert a insérée dans ses

Slaves de Turquie, Serbes, Monténégrins, Bosniaques, Albanais et Bulgares, etc.

Cet écrivain n'ayant pas eu honte de cacher l'avocat sous le masque de l'historien, en ne montrant que le revers de la médaille dans le chapitre en question, en forçant les traits, en les dénaturant, on ne me fera pas, j'espère, un reproche d'avoir présenté dans cette brochure la face vraie et authentique, en laissant dans l'ombre le mauvais côté. Quelque sombre qu'il pût être, il s'effacerait devant la splendeur rayonnante de la face et disparaîtrait comme une goutte d'eau dans un verre rempli.

Si M. C. Robert avait fait voir les deux côtés à la fois, comme c'était son devoir d'historien, n'eût-il même pas gardé une stricte impartialité, je me serais tû. Mais ce n'est pas le cas, J'en appelle donc au public, le meilleur, le plus équitable des juges.

I.

L'histoire d'un peuple quelconque, puissant ou faible, ne sera jamais complète si, en racontant les destinées générales de la nation, elle ne retrace en même temps les hauts faits de certains héros dont les grandes actions ont remué les masses ; autrement l'historien manquerait son but. L'histoire de la Russie au dix-huitième siècle, par exemple, serait-elle une histoire, si elle passait sous silence les réformes et les exploits de Pierre-

le-Grand? Il en serait de même d'une histoire de la France de nos jours, où l'on chercherait en vain les noms de Napoléon, d'Austerlitz et de Moscou. Dans l'histoire de la dernière émancipation serbe, ceux de Tcherni-Georges et de Miloch Obréno-vitch n'ont pas une moindre importance relative.

L'histoire n'est pas un roman, a dit un savant écrivain russe. Je suis de cet avis; tout le monde le partage, et cependant, il est des historiens qui, tout en s'imaginant écrire une histoire, ne font qu'un roman, et même un mauvais roman.

Ce serait avoir trop bonne opinion de mes connaissances dans la langue française, ce serait estimer beaucoup trop haut mon peu de savoir en général, que d'offrir au public cette brochure comme un présent d'un très grand prix. Je ne pousse pas l'ambition jusqu'à me faire illusion à ce point. Tout ce que je désire, c'est de présenter

sous leur véritable jour les principaux incidents qui ont signalé la dernière émancipation serbe de 1813 à 1839, période remarquable durant laquelle la forme du gouvernement a été modifiée d'après des principes aussi simples que vrais, quoi qu'en aient pu dire certains écrivains qui ont égaré et trompé l'opinion par leurs narrations mensongères. Je réclame d'avance l'indulgence du lecteur pour l'auteur comme pour le style de cette brochure, qui lui paraîtra sans doute écrite d'une manière peu convenable ; mais il n'oubliera pas que je ne me sers pas de ma langue maternelle, que j'emploie un idiome que j'ai appris n'étant plus enfant.

Pour qui voudra étudier dans ses détails l'histoire complète de ma patrie, ce petit écrit pourra servir d'introduction au récit des mémorables événements des vingt-six dernières années. Quoique né et élevé dans la Serbie, je n'ai assisté, comme

témoin oculaire, qu'à quelques-uns des plus récents : ce qui s'explique aisément par mon âge, ma naissance ne remontant qu'aux deux tiers environ de l'espace de temps que je veux embrasser. Je regrette de n'avoir pas vu le jour quelques années plus tôt, et je dirai pourquoi. Jeune encore, j'ai sans doute l'espoir d'une longue vie : c'est là une douce et flatteuse perspective que tout le monde apprécie ; mais si, à cette heure, j'étais un vieillard, même infirme, j'aurais le droit inestimable de dire : « J'ai combattu pour ma patrie, esclave alors, aujourd'hui libre ; à moi honneur, à moi gloire, comme à mes compagnons d'armes ». Le droit de parler ainsi, c'est tout ce qu'il y a de plus beau pour un homme ; c'est plus, à mes yeux, que tout ce que je pourrais atteindre de plus élevé.

Mon âge, que j'accuse de m'avoir dérobé cette gloire si précieuse, ne doit pas cependant inspirer

à mes lecteurs de méfiance contre aucune de mes assertions. Il n'y a peut-être pas un seul des plus valeureux guerriers qui ont combattu pour l'indépendance serbe, épargnés par les balles ennemies, ou plutôt favorisés par le sort, que je ne connaisse personnellement. C'est d'eux que je tiens tout ce que je vais raconter; je ne suis que l'écho de leurs voix et de leurs voix unanimes. Entre quelques-uns de ces vaillants chefs et moi, il existe malheureusement une inimitié personnelle ou héréditaire, et cependant, chaque mot de cette brochure n'est que leur propre parole répétée. Le meilleur moyen de découvrir la vérité, c'est, le plus souvent, de la chercher dans une bouche ennemie.

Parmi les voyageurs et les écrivains étrangers qui n'ont épargné aucun effort pour égayer l'opinion européenne sur la dernière guerre serbe, et par conséquent aussi sur ses chefs, il en est un

qui s'est distingué par le burlesque de son style tout imprégné de méchanceté ; c'est M. Cyprien Robert. Mais, dira-t-on, qui est ce Cyprien Robert ? Je vais le faire connaître. Je tiens pour un devoir de présenter notre historien dans toute sa splendeur, dans toute sa gloire.

En 1844, M. C. Robert a enrichi la littérature française d'un ouvrage publié à Paris sous le titre : *Les Slaves de Turquie, Serbes, Monténégrins, Bosniaques, Albanais et Bulgares ; leurs ressources, leurs tendances et leurs progrès politiques.*

Reproduire toutes les pages où il trace, à sa manière, l'histoire de ma patrie, et inévitablement celle de mon père, serait aussi fatigant pour moi, obligé de copier ses mensonges et ses calomnies infâmes, qu'ennuyeux pour le lecteur, forcé de les lire, peut-être pour la seconde fois. Ce serait une pénitence beaucoup trop lourde pour tous les

deux. Je ne puis cependant pas me dispenser de faire quelques citations de cet ouvrage, ne fût-ce que pour justifier ce que j'ai avancé plus haut : qu'il y a de prétendus historiens qui, tout en s'imaginant écrire une histoire, ne font qu'un roman, et même un mauvais roman.

Je me mets donc à l'œuvre. Quand la circonstance me semblera l'exiger, je ferai précéder ou suivre mes assertions de celles de M. Cyprien Robert. Bien que relatives aux mêmes faits, on sera surpris des contradictions ou au moins du peu d'accord qui règnent entre elles ; mais cet étonnement doit cesser, car tout a sa cause.

Quoique j'aie tardé à publier cette réponse, destinée à éclairer ceux qui tiennent à connaître ce qu'il y a de vrai dans le tableau que M. C. Robert s'est plu à tracer de la situation de ma patrie, ainsi que du caractère de mon père et

de ma famille, peut-être avec l'unique intention de rendre son livre plus amusant, je n'ai jamais renoncé, écoutant une juste susceptibilité, au désir de venger l'honneur et de ma patrie et de ma famille, devenu le jouet d'une plume guidée, non pas par le sang-froid et par l'impartialité, qualités indispensables chez un écrivain sérieux, mais bien par une légèreté inexcusable, fût-elle même grandement intéressée.

II.

Les années écoulées depuis 1844 donnent un démenti plus que suffisant à toutes les odieuses calomnies qui ont été lancées contre les Obréno-vitsch, et que M. C. Robert peut s'enorgueillir à juste titre d'avoir ramassées. Mais comme ces dernières années ne fournissent une preuve éclatante de la fausseté des allégations de notre historien et de la versatilité de ses opinions, qu'à ceux qui, pendant cet espace de temps, ont suivi d'un

~~28740/62~~



œil attentif les événements survenus dans ma patrie, je regarde comme un devoir de rectifier les idées de ceux qui ne nous connaissent qu'au point de vue sous lequel M. C. Robert nous a présentés, et qui, par conséquent, pourraient citer son écrit comme une autorité incontestable à l'appui de telle ou telle de leurs opinions erronées.

Si, d'un côté, les termes insultants que M. C. Robert prodigue si généreusement, lorsqu'il décrit la vie politique ou privée du prince Miloch, tendent à abuser indignement le public de bonne foi, de l'autre, il ne serait pas séant à moi de ne parler de mon père qu'en exclamations laudatives ; je prouverais ainsi que je vois le guerrier Miloch toujours avec les yeux d'un fils, jamais avec ceux d'un homme indépendant dans ses opinions et désirant tout le bien imaginable au pays auquel il est redevable de son nom et de sa vie.

Selon M. C. Robert, Miloch Obrénovitch est la première personne d'une « trinité infernale » (1); pour moi, il n'est pas la troisième de la sainte Trinité.

Oui, mon père a commis de grandes fautes pendant son règne de vingt cinq ans. Il a des vices plus qu'un homme n'en a d'ordinaire. C'est possible; admettons même qu'il en soit ainsi. Mais le prince Miloch est un grand homme; il s'est placé au rang des plus célèbres héros de notre histoire ancienne ou moderne, et il n'est pas moins habile politique qu'administrateur intelligent. Je proclame ces vérités sans hésitation et sans crainte. M. C. Robert en veut-il la preuve? je la lui fournirai plus

(1) « Le kniaz avait deux frères, ses dignes émules, Ephrem et Iovane. Les membres de cette *trinité infernale*, comme disait le peuple, etc. » (Vol. 1, page 280.) Je porte à M. C. Robert le défi de citer une injure, usitée en langue serbe, qui ait la moindre analogie avec sa *trinité infernale*, quoiqu'il prétende avoir entendu cette expression répétée par le peuple serbe, pour désigner mon père avec ses deux frères.

loin, telle que les plus implacables ennemis de Miloch ne pourront la contester.

Notre historien a un tort impardonnable. Pour relever le mérite et les grands services de Tcherni-Georges, le prédécesseur de Miloch à la tête de l'insurrection serbe, il a cru ne pouvoir mieux faire que de calomnier mon père, jusqu'à le présenter au monde comme un monstre surpassant en scélératesse même les tyrans romains les plus fameux ; il s'est imaginé ne pouvoir abaisser Miloch qu'à force d'éloges prodigués à la mémoire de Tcherni-Georges.

Est-ce ignorance réelle de la part de M. C. Robert, ou bien a-t-il seulement feint d'ignorer que tous les crimes dont il accuse Miloch, toutes ces choses inouïes, comme il les qualifie, n'approchent pas des atrocités dont Tcherni-Georges s'est rendu coupable, surtout en fait de superstitions?

Mais je ne garderai bien de les révéler. Avant tout, je suis Serbe, et, comme tel, je sais ce qui est dû à Tcherni-Georges. Mes lecteurs se montreraient grandement injustes envers moi, s'ils me reprochaient d'avoir découvert ici le côté faible de Tcherni-Georges, guidé par cet esprit de jalousie qu'on prétend enraciné dans les cœurs des Obrénovitsch contre ce héros. Non, ma pensée est bien loin d'une semblable indignité. Puisse Dieu inspirer aux autres, pour la mémoire du premier chef de la glorieuse révolution serbe, le même sentiment de reconnaissance que j'ai toujours gardé, et qui restera à jamais ineffaçable dans mon cœur ! Puissent les soi-disant amis de Tcherni Georges apprécier cet illustre guerrier, qui fut la terreur des ennemis de sa nation, avec autant de justice que moi, son ennemi, à ce que supposent M. C. Robert et ses pareils ! C'est précisément la vénération que je ressens pour l'ombre du fameux vojede, qui me fait regretter qu'il ait

quitté son pays à l'approche des forces turques, alors très imposantes, et qu'il ait abandonné son peuple dans des circonstances aussi difficiles et dans une situation très précaire. Voilà mon seul regret, voilà aussi le seul reproche que j'adresserai à Tcherni-Georges et à tous les voïvodes qui le suivirent dans sa fuite, en 1813, après tant de gloire acquise au prix de l'effusion de tant de sang versé par la nation serbe.

Cette fâcheuse résolution ne doit cependant pas ternir la juste renommée de Tcherni-Georges, ni jeter un voile sur ses mérites. On peut s'affliger, sans doute, qu'il ne fût pas resté au milieu des siens, car alors seulement sa gloire brillerait d'un éclat sans tache; alors seulement elle resplendirait dans les annales de la Serbie comme le soleil dans un ciel sans nuages.

C'est à cette défaillance de Tcherni-Georges,

à cette perte momentanée de sa présence d'esprit, pour ainsi dire, que Miloch doit sa célébrité. A son défaut, il s'en fût présenté un autre pour prendre la place du héros expatrié. Les Miloch Obilitsch, les Tcherni-Georges, les Haïdouck Veil-eko, les Miloch Potzératz et les Miloch Obréno-vitsch ne manqueront jamais à la Serbie ! J'ai une opinion beaucoup trop favorable des grands hommes et des natures généreusement douées parmi mes compatriotes, pour supposer que l'avenir de tout un peuple dépendît d'une individualité, fût-elle même celle de mon père. Cependant, de presque tous les voïvodes, Miloch fut le seul qui préféra, dans cet instant, la mort au sein de sa patrie, à la vie d'un émigré ou d'un exilé. Tcherni-Georges, qui craignait pour ses jours, car il l'aimait beaucoup, l'invita vainement à le suivre. Miloch était décidé à rester, et il resta au risque de sa tête.

Comme il fallait que quelqu'un intervînt entre le peuple et les Turcs, qui avaient envahi la Serbie, et comme le nom de Miloch était le seul connu dans le pays par les services militaires qu'il rendait depuis quelques années, Miloch se dévoua, corps et âme, à la rude tâche de médiateur. Tout le peuple en tira un augure favorable, et heureusement son attente ne fut pas trompée.

Certes il y avait du courage à rester parmi son peuple pour partager ses souffrances, au moment où les janissaires empalaient tous les hommes en état de porter les armes, qui tombaient entre leurs mains; où, avides d'une vengeance féroce, les conquérants venus de l'Asie emmenaient en esclavage les femmes et les enfants; où, enfin, ma malheureuse patrie se trouvait réduite au comble de la misère, et dans une détresse mille fois plus horrible qu'avant que Tcherni-Georges levât, pour la première fois, l'étendard de la ré-

volte. Cette résolution plus qu'héroïque de Miloch, méritait, ce me semble, que M. C. Robert, dans son histoire, lui témoignât, je ne dirai pas des égards — car Miloch n'a pas besoin de son indulgence, — mais un peu moins de malveillance ou un peu plus d'impartialité, et qu'il ne se laissât pas entraîner dans ses jugements par je ne sais quelle force irrésistible.

J'arrive aux faits. Toutefois, avant d'entrer dans l'histoire de la résurrection serbe sous Miloch, il ne sera pas superflu de dire un mot du rôle que mon père a joué comme voïvode de Tcherni-Georges, ainsi que de la fatale catastrophe de 1813.

Dans le dernier mois de cette même année, les Turcs envahirent le pays avec des forces très considérables, franchirent la Drina, remontèrent le Danube, et partirent enfin de Niche (Nissa)

dans l'intention de porter du secours à Napoléon, après avoir subjugué la Serbie. Les Serbes furent pris complètement à l'improviste par cette agression dont rien ne les avait avertis. Le gros de l'armée turque se porta sur Déligrad, qu'il attaqua sous le commandement du grand-vésir. Protégés par les fortifications de cette place, les vaillants chefs serbes, Mladen et Vouitza, firent tout ce qui était humainement possible pour repousser les Turcs, mais en vain. Déligrad succomba. Le voïvode Haïdouk Veilleko, ce brave des braves, sans égal quant à l'intrépidité et au courage personnel (1), défendit pendant quinze jours

(1) Cerné un jour à Bagna par les Turcs, au nombre de plusieurs milliers, quoiqu'il n'eût dans ses retranchements que 3 à 400 hommes à peine, il résista plusieurs jours, refusant de se rendre. Ayant aperçu, à une ou deux lieues de distance, un détachement de l'armée serbe, il voulut s'entendre avec le commandant de ce détachement sur les opérations à entreprendre pour sauver ses compagnons. Que fait-il? Il monte à cheval, franchit le fossé, suivi d'un seul de ses braves, et s'élançe sur les Turcs, le sabre entre les dents, le pistolet au poing, en

Négotine avec la plus grande opiniâtreté, contre une armée de 18,000 Turcs. Le seizième jour, Négotine fut prise, car Veilleko n'existait plus. Un boulet de canon l'avait coupé en deux, au moment où il encourageait ses braves, monté sur le retranchement. La dernière parole sortie de ses lèvres avait été celle-ci : « Tenez ferme ! (drzte se). »

Du côté de la Bosnie, une armée turque, beaucoup plus nombreuse que celle qui bombardait Négotine, attaqua les Serbes campés à Ravagne sous le commandement du voïvode Sima Katitsch. Malgré quelques renforts qu'amènèrent les voïvodes Stoïan Tchoupitsch, Miloch Obrénovitsch et Matia Nénadovitsch, toute résistance devint

criant : « Turcs, voici Haïdouk Veilleko ! » De droite et de gauche s'avancèrent quelques soldats pour le combattre ; mais le passage s'ouvrit devant lui. Après avoir rejoint la petite armée serbe, et avoir pris, de concert avec son chef, les dispositions nécessaires, il retourna seul auprès des siens, avec le même mot de passe : « Turcs, voici Haïdouk Veilleko qui revient ! » Les Turcs n'osèrent pas lui disputer le passage.

bientôt impossible. Après une courageuse défense de dix-sept jours, les Serbes, exténués par la faim et les veilles, s'enfuirent et se dispersèrent dans les forêts, sans qu'il leur restât une cartouche dans leurs gibernes.

Pendant tout ce temps-là, Tcherni-Georges n'était nulle part. La veille de sa fuite en Autriche, il alla visiter un camp serbe, à l'embouchure de la Morava dans le Danube, et il exhorta son commandant, le voïvode Voulé Iliitsch, à se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Le soir du même jour, il retourna à Belgrade. Le lendemain, il était à Semlin en Autriche. Tous les voïvodes, à l'exception de Miloch Obrénovitsch, suivirent, comme nous l'avons dit, son exemple. Quant à l'armée serbe, ce fut un sauf qui peut général.

III.

Miloch Obrénovitch, né en 1780 dans le village de Dobrigna (district d'Oujitza), avait quatre frères et une sœur. Sa mère Vichgna, restée veuve d'un premier époux, et mariée en secondes noces, avait donné le jour à lui et à ses deux frères cadets Jean et Ephraïm. Milan et Jacob, fils du premier lit, étaient donc les frères utérins de Miloch.

Jusqu'en 1804, Miloch avait vécu dans la plus

grande misère. Comme pâtre, il avait conduit plusieurs fois, pour le compte de quelques marchands, des troupeaux de bœufs au marché de Zara, en Dalmatie; plus tard, il était entré au service de son frère Milan.

Lorsqu'en 1804 les Serbes se révoltèrent contre les Dahis turcs, Milan, devenu chef des districts de Roudnik, de Pojéga et d'Oujitza, chargea son frère Miloch de le remplacer dans les expéditions militaires, car il avait lui-même peu de goût pour les combats. Il le créa, en conséquence, voïvode ou chef militaire de ces trois districts. Ce fut en cette qualité que Miloch assista, en 1807, à la prise de la forteresse d'Oujitza, sous les ordres de Tcherni-Georges. Il fut dangereusement blessé dans cette affaire; une balle l'atteignit au-dessus de la mamelle gauche et sortit par l'omoplate droite. Trois mois après sa guérison, la défense d'Oujitza et de la frontière voisine lui fut confiée.

Lorsqu'en 1810, l'Assemblée nationale, convoquée à Belgrade, députa son frère Milan au quartier-général de l'armée russe à Bukarest, il lui succéda dans tous ses emplois.

Héritier du pouvoir et des dignités de Milan, Miloch prit en même temps sa place dans les rangs de l'opposition qui s'était formée contre Tcherni-Georges. Ce parti, composé de plusieurs voïvodes, à la tête desquels se faisaient remarquer Milenko et Pierre Dobrignatz, se mit en hostilité déclarée contre Tcherni-Georges et son sénat, au sujet de la subdivision de presque tous les districts, mesure qui réduisait de moitié le pouvoir des voïvodes. Une lettre que Miloch adressait à deux chefs de cette opposition, pour les encourager dans leur résistance aux projets de leur adversaire, en leur promettant que, si cela était nécessaire, il viendrait avant peu, en personne, à la tête de deux mille hommes, mettre des bornes au pouvoir absolu de

Tcherni-Georges, fut interceptée par ce dernier. Les deux chefs furent exilés au-delà des frontières serbes; quant à Miloch, Tcherni-Georges le prit à main armée et le mena à Belgrade, pour qu'il se justifiât devant le sénat.

Conduit devant les sénateurs, et interrogé si cette lettre, signée de son nom, avait été écrite par ses ordres, il répondit, sans la moindre hésitation, que oui. Mladen, président du sénat, craignant que la population des districts confiés à Miloch ne se révoltât, si son chef subissait quelque châtement, essaya de l'excuser en disant, que peut-être cette lettre avait été écrite par son secrétaire à son insu et sans son consentement. Mais Miloch jura, en présence de tous les sénateurs, qu'elle ne contenait que ses propres expressions. Après avoir subi une dure admonition que le président Mladen crut devoir lui adresser, il fut mis en liberté et renvoyé à son poste. Sa

bravoure, sa droiture et sa générosité lui acquirent la plus grande popularité parmi le peuple et dans l'armée (1).

En 1813, placé sous le commandement supérieur du knez Sima Markovitsch, Miloch se porta avec ses troupes sur la Drina (frontière de Bosnie), par ordre de Tcherni-Georges. J'ai rapporté plus haut le désastre de l'armée serbe à Ravagne. Indigné contre Sima Markovitsch, qui n'avait voulu opposer aucun obstacle au passage de la Drina par l'armée turque, et qui même l'avait laissée pénétrer jusque devant Chabatz, sans coup férir; irrité surtout de ce que son commandant en chef n'avait pas distribué de munitions à son

(1) M. C. Robert ne veut voir dans cet incident que la générosité de Tcherni-Georges et nullement la loyale fermeté de Miloch, qui sauva ses subordonnés. Il raconte ainsi l'affaire : « Le voïvode Miloch, qui avait pris part à la révolte, vint demander pardon à Georges, et le dictateur, après lui avoir fait jurer fidélité, le renvoya généreusement dans sa voïvodie de Roudnik. » (Vol. 1^{er}, page 237.)

armée, Miloch l'accabla de reproches. Alors Mathia Nénadovitch s'approchant de lui, lui dit à voix basse : « Sois prudent, et tais-toi, malheureux ; ne sais-tu pas que le jour du nouvel an approche ! » C'est le jour où tous les voïvodes doivent répondre de leurs actes devant l'Assemblée nationale. A cette allusion Miloch répondit à haute voix : « Es-tu devenu aveugle, pour ne pas voir que le nouvel an ne nous trouvera pas réunis ! »

Tous les voïvodes de concert, résolus à tenter un dernier effort, détachèrent deux mille cavaliers sous le commandement de Miloch, qui devait se porter à la hâte sur Belgrade, et occuper cette forteresse avant l'arrivée des Turcs sous ses murs. Mais Miloch n'avait pas encore pu se mettre en marche, lorsqu'on apprit que non-seulement les Ottomans avaient franchi la Morava, et que Tcherni-Georges avait quitté la Serbie, mais encore que les Turcs, après avoir occupé Belgrade et Sé-

mendria, pénétraient dans l'intérieur du pays pour le traiter à discrétion. A cette triste nouvelle, toute l'armée serbe se dispersa dans les forêts, et les voïvodes franchirent la Save.

Miloch, je le répète, cette détermination lui faisant, à mon avis, le plus grand honneur, refusa nettement de suivre ses compagnons. En vain, Jacob Nénadovitsch rentra-t-il en Serbie, pour essayer de lui persuader que rester dans le pays et risquer sa vie au moment où tout était perdu, était la chose la plus folle, la plus insensée. Miloch lui répondit comme il avait déjà fait aux autres : « Écoute, frère ! je ne quitterai pas ma terre natale, car je ne sais où aller. Fuirai-je dans un pays étranger, pour y chercher un asile, tandis que les Turcs emmèneront en esclavage ma vieille mère, ma femme et mes enfants, et les vendront comme des moutons ? Non, Dieu m'en préserve ! Je retourne dans mon district, et j'ac-

cepte d'avance le sort, quel qu'il soit, réservé aux autres. Combien de mes braves frères ont péri sous mes yeux ! N'est-il pas juste que je meure avec ceux qui restent ? » A ces mots, il reprit la route de Brousnitza, où il avait établi sa demeure (1).

(1) M. C. Robert raconte à ce sujet ce qui suit : « Les richesses qu'il avait commencé d'entasser dans sa sauvagerie retraite, étaient pour l'avare Miloch, l'objet d'une telle sollicitude, qu'il ne put se résoudre à émigrer en 1813 avec les hospodars, dont il avait épousé la querelle. Jacob Nénadovitsch, déjà en sûreté sur la terre autrichienne, s'exposa généreusement à repasser la Save pour décider Miloch à le suivre en Autriche. Miloch s'obstina dans son refus. » (Vol. I^{er}, p. 242.) Comparons à ce récit celui de M. Ranke : « Lorsque l'armée de Schabatz se fut dispersée, et que tous les voïvodes se furent enfuis au delà de la Save, seul, Miloch Obrénovitsch resta en deçà. Plein de tristesse sur les événements passés et de sombres pressentiments sur l'avenir, il descendit la rivière en suivant sa rive. Une fois encore Jacob Nénadovitsch repassa la Save pour lui persuader de fuir comme les autres. Il le rencontra à Sabreschje, où Miloch s'était arrêté pour laisser reposer ses chevaux. « Que me sera la vie en Autriche, répondit-il à Jacob, lorsque les ennemis auront emmené en esclavage ma femme, mes enfants et ma vieille mère ? Le sort qui attend les autres, ne le subirai-je pas ? » L'instinct lui disait que dans les grandes catastrophes, il n'est pas permis de séparer

Arrivé chez lui, il suivit avec anxiété la marche des Turcs dans l'intérieur du pays, réfléchissant à ce qu'il lui restait à faire. Plusieurs des guerriers de Mladen, ce président de sénat qui, peu de temps auparavant, avait jugé Miloch, n'ayant pas voulu suivre leur maître en Autriche, se présentèrent un jour devant son logis. Il les accueillit avec bonté et leur distribua ses armes et les vêtements dont il crut pouvoir se passer, en leur disant : « Si la volonté de Dieu est que je vive, armes ni vêtements ne me manqueront jamais, tant que j'aurai de pareils braves auprès de moi. Si, au contraire, ma mort est arrêtée dans les décrets de l'Être suprême, je n'ai plus besoin de rien » (1). Il fit partir sa famille pour le couvent de Nikolia, en la recommandant à son parent l'archimandrite son sort de celui de sa nation. Tout ce que Jacob put objecter ne fit aucune impression sur lui. Il se rendit sur-le-champ à Brousnitza, sa demeure. » (*Die serbische Revolution 1844*, p. 253.)

(1) M. C. Robert raconte le même fait de la manière suivante : « Bientôt, avec ses momkes, il se retira à Brousnitza. Là, il ne

Hadji Athanase, afin de la soustraire aux violences des Turcs, et lui-même il courut à Oujitza, dans l'intention d'occuper cette forteresse avant l'arrivée des Ottomans, de s'y pourvoir de vivres et de munitions, et de s'y tenir enfermé jusqu'au printemps. Il réussit dans son projet ; mais, instruit que les Turcs avaient pénétré jusque dans le district de Roudnik, il marcha à leur rencontre, laissant son frère Ephraïm et le knez A. Popovitsch à

tarda pas à s'entendre avec les Turcs, et à se faire reconnaître par eux *Oborknèze* de Roudnik, à la condition qu'il les aiderait à *purifier* le pays de tous les *brouillons* qui voudraient l'agiter. Le village de Takovo le vit déposer ses armes aux pieds d'Ali Ser-Tchesma, capitaine des *délis*, gardes-du-corps du vizir. Mené à Belgrade comme un fidèle raïa, il fut présenté par les beys, ses amis, au cruel pacha Soliman, qui l'appela son *bien-aimé*, son fils *adoptif*, et lui fit présent de beaux pistolets et d'un étalon arabe. Ces honneurs flattèrent la vanité de Mилоch, qui jura de verser son sang pour rétablir en Serbie l'autorité musulmane. L'Oborknèze tint parole, car il y trouvait un double avantage : d'une part, il retirait le prix du sang, le denier de Judas ; de l'autre, grâce au supplice des knèzes compromis, il devenait peu à peu le seul raïa riche et puissant de sa nation. » (Vol. 1^{er}, pages 242 et 243.)

la garde d'Oujitza. Chemin faisant, on le prévint que tous les districts venaient de mettre bas les armes, à l'exemple du knez Axence et de son district de Belgrade. Il apprit en même temps qu'Oujitza était tombée aussi au pouvoir des Turcs, la garnison qu'il y avait laissée l'ayant évacuée à l'approche des ennemis. D'un autre côté, les Turcs l'engageaient à se rendre, lui promettant que non-seulement il obtiendrait son pardon, mais qu'il garderait sa place de knez de son district, comme sous la domination de Tcherni-Georges. Il n'y avait donc plus à nourrir la moindre pensée de résistance. Tous les Serbes étaient déjà redevenus raïas, c'est-à-dire sujets, esclaves des Turcs. Fidèle à la promesse qu'il avait faite à Jacob Nénadovitsch, Miloch courba aussi la tête, n'ayant aucune force à opposer à la force, et sans espoir d'en recruter une. Le dernier de tous les chefs, il inclina son front devant le vainqueur. Il alla au-devant du déli-bachi du grand-vézir, Ali Aga Ser-Tchesma,

et déposa à ses pieds ses armes, que Ser-Tchesma lui rendit par générosité, à l'exception du sabre qu'il garda. Tandis qu'il conduisait Miloch à Belgrade, Ser-Tchesma rencontra en route Ibrahim-Pacha, kiaïa du vézir de Bosnie, qui, plus grand seigneur que lui, crut pouvoir lui enlever Miloch et s'attribuer l'honneur de le présenter au grand-vézir. Mais le déli-bachi lui répondit qu'il ne mettrait son projet à exécution que quand ses 2,000 délis, l'élite de la cavalerie turque, auraient mordu la poussière. Il en résulta un combat entre la suite des deux rivaux; cependant Ser-Tchesma tint ferme, et il parvint à arracher Miloch d'entre les mains des gens d'Ibrahim-Pacha, qui avaient réussi d'abord à s'emparer de sa personne.

Le pays entier étant rentré sous la domination absolue des Turcs, dans toute l'acception du mot, le sultan, pour s'assurer les fruits de la victoire, jugea à propos de remplacer à Belgrade le grand-

vézir par le cruel Suleïman-Pacha, qui avait combattu plusieurs fois contre Miloch et son corps d'armée.

Un jour que la plupart des dignitaires turcs se trouvaient assemblés chez Suleïman, celui-ci leur dit, en montrant Miloch du doigt : « Voyez-vous ce maigre knez, mon fils adoptif(1)? Comme il a l'air doux et humble à présent ! Cela n'empêche pas que j'ai dû plusieurs fois fuir devant lui, à me rompre le cou, et il a fini par me casser le bras à la bataille de Ravagne. » Puis, s'adressant à Miloch : « C'est toi qui m'as fait cette morsure, » lui dit-il, en lui montrant son bras fracassé. — « Je le dorerais, honorable pacha, » répondit Miloch. On peut se figurer dans quelle fausse position ils se trouvaient l'un vis-à-vis de l'autre ; mais que faire ? Les circonstances exigeaient que

(1) *Fils adoptif*, expression qui veut dire qu'on est en paix avec quelqu'un.

tous deux jouassent des rôles d'emprunt, et ils y excellèrent l'un et l'autre jusqu'à un certain point, comme on le verra.

Avec Suleïman-Pacha, qui avait combattu contre les Serbes dès le commencement de la révolution, rentrèrent aussi dans les forteresses, les villes et les villages, tous les Turcs qui avaient occasionné le soulèvement par la tyrannie sans exemple qu'ils exerçaient sur les Serbes. Comme auparavant, tout devait passer par leurs mains. La moindre ville regorgeait de troupes turques entretenues aux frais de la misère du peuple. La réparation de la forteresse de Belgrade ayant été entreprise, des milliers de Serbes y furent conduits à coups de fouet pour travailler. La plus grande partie de ces malheureux périt par la faim ou par la peste ; ceux dont la maladie épargna les jours, furent égorgés lorsqu'on n'eut plus besoin de leurs bras. Enfin la malheureuse Serbie devint un désert, où les

Tures s'exerçaient chaque jour à la chasse des Serbes, comme de bêtes fauves.

Dans les derniers mois de l'automne de 1814, à la suite d'une querelle qui éclata entre le frère d'Hadji Prodan, ancien voïvode de Senitza, et les gens de Lafit-Aga, redevenu gouverneur du district de Pojéga, le premier se sauva dans les forêts et appela le peuple aux armes. Il envoya un message à Miloch pour l'engager à insurger les districts de Roudnik et de Kragouïevatz, et à prendre le commandement en chef à la place de Tcherni-Georges. Loin de se rendre à son invitation, Miloch marcha au-devant des insurgés, à la tête des habitants de son district, et parvint à les disperser en leur représentant que toute tentative de révolte devait immanquablement échouer, et ne servirait qu'à augmenter les cruautés des Turcs. Si une insurrection lui semblait offrir quelques chances de réussite, ne serait-il pas le premier à prendre les

armes? Était-ce d'ailleurs dans une saison aussi avancée, lorsque l'hiver venait de commencer, qu'il était permis de tenter une entreprise aussi hasardeuse?

Ce langage, cette conduite révèlent l'arrière-pensée de Miloch. Il ne voulait point d'émeutes partielles, d'inutiles soulèvements; il voulait réserver toutes les forces de son peuple pour l'explosion générale, que plus tard la Providence couronna d'un succès inespéré.

Cependant le cruel Suleiman ne se contenta pas de voir le pays pacifié; il voulut que les principaux chefs du mouvement reçussent un châtiment exemplaire. A cet effet, il fit partir son kiaïa-pacha avec un détachement de cavalerie pour piller les villages révoltés. Miloch fut assez heureux pour les sauver d'une ruine complète, mais non pas sans la plus grande peine (1). Toute-

(1) Voici encore une réponse à la dernière citation que je

fois le kiaïa-pacha, ne voulant pas que son expédition restât sans résultat aux yeux de Suleïman, arrêta les principaux meneurs de la révolte d'abord à Tchatchak, puis à Kragouïevatz, enfin à Jagodina (1), exploit qui lui coûta d'autant moins

viens de faire du livre de M. C. Robert. L'historien L. Ranke s'exprime ainsi : « Tout en cherchant à rétablir la tranquillité, Miloch ne négligea pas de venir en aide à ses compatriotes. Non-seulement il sut en secourir plusieurs, entre autres, les femmes de la maison de Hadschi Prodan, qui étaient tombées entre les mains des Turcs, et dont la plus jeune, belle-fille de ce chef, réussit, grâce à lui, à s'échapper déguisée en homme; mais il obtint même de Soliman-Pacha, à qui il avait donné la première nouvelle du soulèvement, et communiqué ses idées sur les plus sûrs moyens de le réprimer, la promesse formelle qu'il ne serait fait aucun mal à tous ceux qui se rendraient volontairement. Le pacha se réserva la punition du seul Hadschi Prodan.

Mais les choses ne se passèrent pas conformément à ce qui avait été promis. » (*Die serbische Revolution, 1844, page 259.*)

(1) Parmi ceux qui furent arrêtés dans ce dernier endroit, se trouvait le fils unique de Djoukitch, voïvode de Krouchevatz. Sa mère, qui était veuve, conduisit sa fille, âgée de dix-huit à dix-neuf ans, à Belgrade pour l'échanger contre son fils. Elle la présenta au kiaïa-pacha, en lui disant : « Voilà ma fille, prends-la, s'il faut que je me prive de quelqu'un des êtres qui me sont le plus chers, et rends-moi mon fils. » Le kiaïa-pacha lui

de fatigue, que, ne redoutant aucune persécution dans la persuasion que leur folle équipée était tombée dans l'oubli, ils étaient tous allés lui porter des vivres pour ses troupes, et du fourrage pour ses chevaux. Il les emmena, au nombre de cent quinze, chargés de chaînes, à Belgrade, en promettant au peuple qu'ils ne seraient pas punis de mort. Mais Suleïman, s'inquiétant peu des promesses de son kiaïa-pacha, fit couper, la veille de Noël, les cent quinze têtes, aux quatre différentes portes de la forteresse de Belgrade, et il en garnit les murs, que couronnèrent, en outre, trente-six autres malheureux empalés vivants. Plusieurs de ces infortunés ne rendirent le dernier soupir qu'au bout de quelques jours, selon que le pal avait atteint ou non quelque partie vitale, et quelques-

rendit son fils, et retint la sœur. Peu de temps après, cette infortunée jeune fille parvint heureusement à s'échapper de la demeure du kiaïa-pacha avec un prêtre serbe, qui, réduit aussi en esclavage, avait embrassé l'islamisme pour sauver sa vie.

uns, encore en vie, eurent les jambes rongées jusqu'aux os par des chiens affamés. Dans leurs épouvantables tortures, ils suppliaient les passants de leur accorder une grâce : celle de les tuer. Mais, hélas ! cet acte d'humanité, dans cette circonstance, aurait conduit l'homme compatissant, qui l'eût accompli, à la place de celui qu'il aurait envoyé goûter la paix éternelle.

Plus de trois cents hommes, presque tous personnages de distinction, périrent dans de semblables supplices, sans parler de ceux dont le sort fut un dur esclavage.

On le comprend, un pareil état de choses plaçait Miloch dans une situation très difficile. Il n'y eut que sa sagesse, sa résignation et son dévouement absolu au salut de sa patrie, qui purent la lui rendre supportable. Un coup de foudre l'eût moins stupéfié, que la nouvelle que Suleïman venait d'exécuter de la manière la plus barbare

un si grand nombre de malheureux. Toute solution pacifique devint dès lors chose impossible à ses yeux. « Il faut recommencer la guerre, se dit-il, ne fût-ce que pour mourir. La mort même serait un bienfait, elle mettrait un terme à un sort intolérable. Ne vaut-il pas mille fois mieux périr sur le champ de bataille, le sabre à la main, d'un seul coup, que d'attendre dix ans l'arrêt du parjure Suleïman, et de voir ses frères mourir en martyrs, sans pouvoir leur venir en aide? Tous les Serbes doivent penser comme moi. Comment pourraient-ils penser autrement? En qui espéreraient-ils? Ils finiraient par douter de Dieu! C'est donner assez de preuves de la longanimité serbe. Nous n'avons pas d'armes, pas de poudre, et surtout nous n'avons pas d'argent pour nous en procurer; mais qu'importe! nous avons tous une même volonté: cela suffit, cela remplace tout ce qui nous manque. En avant donc, en avant! »

Suleïman avait envoyé un de ses affidés dans le district de Sémendria pour assassiner un ami de Miloch, Glavach-Stanoë, un des plus illustres knez et des plus fameux guerriers serbes. La tête de la victime ayant été apportée à Belgrade, un de ses assassins dit à Miloch : « Knez, as-tu vu la tête de Glavach ? c'est à présent le tour de la tienne. » A quoi Miloch répondit : « Sur ma foi, j'ai depuis longtemps mis la mienne dans le sac (1) ; celle que tu vois sur mes épaules, ne m'appartient pas, elle est à autrui. »

A cette époque, on le voit, Miloch se trouvait

(1) *Mettre sa tête dans le sac* est une locution très usitée dans la langue serbe ; elle signifie être résolu à mourir, et Miloch, en ajoutant ces mots : « celle que tu vois sur mes épaules ne m'appartient pas, elle est à autrui, » donnait à entendre que sa tête était celle du peuple. M. C. Robert s'exprime à ce sujet de la manière suivante : « Les délis lui (à Miloch) dirent, en montrant cette tête : « Maintenant, Miloch, c'est à la tienne de tomber. — V'allah ! s'écria l'astucieux raïa, le vizir va donc perdre les cent bourses dont je lui suis débiteur pour les soixante esclaves et la jeune fille qu'il m'a cédés. » (Vol. 1^{er}, page 247.)

à Belgrade. Il y était depuis quelques semaines, comme un otage de la tranquillité du pays. Dès lors, il ne songea plus qu'aux moyens de se tirer d'entre les mains des Turcs et de sortir de Belgrade pour se jeter dans l'intérieur de la province. Mais avant de mettre à exécution son projet d'évasion, il voulut délivrer soixante malheureux Serbes, qui servaient comme esclaves dans le palais de Suleïman, ne doutant pas que le pacha ne les égorgéât, à l'instant même où lui parviendrait la nouvelle de l'insurrection, à la tête de laquelle il était décidé à se mettre. Il fut assez heureux pour les tous sauver, moyennant une somme de cinquante mille piastres, qu'il offrit à Suleïman, et il les fit partir immédiatement pour l'intérieur du pays. Mais comment trouver autant d'argent? 50,000 piastres équivalaient alors à des millions d'aujourd'hui. Il remit à Suleïman une obligation du montant de cette somme, et voulut partir sous le prétexte de lever des contributions

volontaires sur le peuple qui, disait-il, s'empres-
serait de se joindre à lui pour délivrer des com-
patriotes de l'esclavage. Une difficulté aplanie,
une autre surgissait, et il n'était pas toujours aisé
de la lever. Suleïman persistait à retenir Miloch
à Belgrade, malgré toutes les raisons que celui-ci
pouvait faire valoir. Il lui représenta que pour
amasser l'argent qu'il lui devait, sa présence était
nécessaire au milieu des contribuables, et que
lui-même voulant donner l'exemple, était obligé
d'aller vendre en Autriche le peu de bétail qu'il
possédait. Enfin Suleïman se décida à le laisser
partir, et, le lendemain, avant l'aurore, Miloch
était loin de Belgrade au milieu des bois de la
Choumadia.

IV.

J'ai dit plus haut que Miloch avait établi sa demeure à Brousnitza. Il y possédait une maison qu'il tenait par héritage de son frère Milan, mort à Bukarest; mais comme Brousnitza est une petite ville, ou plutôt un gros village, un détachement de troupes turques y avait pris ses quartiers.

Ce voisinage avait inspiré des craintes à sa famille revenue depuis longtemps du couvent de Nikolia. Ne pouvant se croire en sûreté à Brou-

nitza, elle avait pris le parti de s'éloigner de nouveau. Ses gens, et c'étaient les mêmes hommes qui avaient fomenté la révolte d'Hadji Prodan et qu'il avait sauvés en les tenant cachés dans sa maison, avaient donc construit à la hâte à Tzernoutia, au pied du mont Roudnik, deux ou trois espèces de maisons de bois, où ils habitaient depuis ce temps avec Lioubitza, femme de Miloch, et ses enfants. Cette habitation était située au milieu d'une profonde solitude, telle qu'en offrent quelques-unes des montagnes de la Suisse.

Arrivé à Tzernoutia, Miloch rassembla ses gens, et après leur avoir fait prêter serment de fidélité et d'une aveugle soumission à ses ordres, il leur jura à son tour de mourir en combattant à leur tête.

Il ne s'agissait donc plus que de travailler à insurger le peuple. Pour se donner le loisir de

faire les préparatifs indispensables, et gagner un peu de temps, l'hiver n'étant pas encore passé, il résolut de ne point laisser éclater l'insurrection, tant que Suleïman ne le rappellerait point à Belgrade. Il avait en même temps envoyé son frère Ephraïm à Ostrougenitza, lieu où l'on franchit la Save pour entrer en Autriche, avec ordre d'y vendre quelques bœufs, et de lui rapporter un peu d'argent, qu'il comptait employer à acheter de la poudre.

Cependant l'insurrection éclata plus tôt qu'il ne l'aurait voulu. En 1815, le jour des Rameaux, Miloch se rendit à l'église de Takovo, où s'était rassemblée une grande foule de peuple. Comme tout le monde était porté pour la guerre et que chacun préférerait une mort glorieuse à une vie malheureuse et déshonorée, deux mots de Miloch suffirent pour que le cri *guerre! guerre!* sortit de toutes les bouches. Cédant au vœu un-

nime, Miloch accepta le commandement en chef; puis il renvoya le peuple dans ses foyers avec ordre de déterrer les armes enfouies, et de se réunir le plus tôt possible. De retour à Tzernoutia le même jour, Miloch revêtit son costume de voïvode de Tcherni-Georges, et sortit au-devant de ses braves, groupés sur le plateau qui se trouvait en face de sa maison. Il tenait en main l'étendard qui jusqu'à cette heure était resté caché, mais non pas oublié, et le remettant à Sima Pastermatz, il adressa à ces guerriers intrépides, qui ne pouvaient plus retenir leurs larmes de joie, ce peu de mots si expressifs dans leur laconisme : « Me voilà, frères, vous voilà, guerre aux Turcs ! » A cet appel, tous fondirent en larmes, tous s'écrièrent : « Ce sera une véritable guerre, Miloch est là ! » Pastermatz, après avoir reçu l'étendard de la main de Miloch, le planta en terre pour indiquer que là était le point de réunion. Peu de jours suffirent pour que les vallons autour de Tzernoutia

regorgeassent de centaines de combattants serbes, armés tant bien que mal.

Tandis que le pays était agité d'un bout à l'autre, par un mouvement insurrectionnel que Suleïman ne pouvait guère ignorer plus d'un ou deux jours, le frère de Miloch, Ephraïm, fut arrêté par les Turcs à Ostrougenitza, et jeté dans l'horrible cachot souterrain de la maudite tour de Néboïcha à Belgrade. Chargé de chaînes, les membres étendus en croix, il était couché sur la terre que, par un raffinement de cruauté, on détrempeait en versant chaque jour de l'eau sous le dos du martyr, afin d'augmenter ses souffrances. Est-ce à ces atroces tortures que cet homme, dont la santé se ressent encore aujourd'hui des maux qu'il a endurés, doit de voir son nom figurer dans la *trinité infernale* de M. C. Robert? Est-ce ainsi que méritait d'être traité, dans un livre dont l'auteur se vante de raconter avec impartialité les événements de la ré-

volution serbe, cet Ephraïm qui le premier, sous le règne de son frère, a initié sa patrie aux mœurs de la civilisation européenne, commençant par donner l'exemple dans les arrangements intérieurs et extérieurs de sa demeure, dans l'éducation de ses enfants et dans l'active protection qu'il accorda aux hommes éclairés des pays étrangers, alors assez mal vus par les Serbes ?

Avant de décrire les batailles sanglantes et décisives que Miloch livra aux Turcs, et qui assurèrent aux Serbes la liberté dont ils jouissent aujourd'hui, je rapporterai ce qu'en dit M. C. Robert en beaucoup trop peu de mots, il me semble : «Après quatre ou cinq combats, il (Miloch) s'aboucha avec le nouveau vizir de Belgrade, Marochli-Ali, pacha de Bulgarie, animé de dispositions conciliatrices, et qu'on envoyait à la place du cruel Soliman (1). »

(1) Vol. 1^{er}, page 250.

Voilà tout. Voyons si ces *quatre ou cinq combats* ne méritaient pas plus de cinq lignes.

J'avoue d'avance que, malgré ma promesse d'être bref, il ne me sera pas possible d'atteindre à la concision de M. C. Robert. Cet écrivain s'est fait une loi du laconisme, et il l'observe vraiment avec une ténacité rare, toutes les fois qu'il est question de célébrer la grandeur de Miloch. Il ne se fait pas, il est vrai, scrupule de la violer, lorsqu'il s'agit de l'accabler d'injures et de calomnies ; au contraire, dans ce cas, il se montre très prolix.

Suleïman fit marcher d'abord contre Miloch quelques centaines de cavaliers tures avec la milice du district de Belgrade, mettant ainsi aux prises les Serbes, frères contre frères. Cette avant-garde de l'armée ottomane, forte de 12,000 hommes, sous le commandement du kiaïa-pacha, prit la route de Tchatchak.

Le peuple que Miloch conduisait au combat, ayant entendu parler des affreux massacres et de l'horrible pillage exercés par les Turcs dans tous les lieux par où passait le kiaïa-pacha, se dispersa dans toutes les directions, laissant Miloch seul avec une poignée de ces braves qui habitaient sa maison depuis plus d'un an. Abandonnés ainsi, tous résolurent de regagner en hâte leurs foyers avant l'arrivée des ennemis, et d'égorger leurs femmes et leurs enfants pour les soustraire, par une prompte mort, aux tortures que leur réservaient les Turcs. N'ayant plus alors à trembler pour leurs familles, ils voulaient poursuivre une guerre de partisans contre les Ottomans et les Serbes, qui faisaient cause commune avec eux.

Dans la situation désespérée où se trouvait Miloch, il n'avait personne en état de relever son courage et de lui inspirer une confiance pleine et entière dans la Providence, comme sa femme Liou-

bitza, qui possédait une âme héroïque. Il écouta ses conseils, et il fit bien; car peu de temps après, 700 guerriers lui arrivèrent sous la conduite de Dobratscha et de Drintchitsch, qu'il avait envoyés au-devant du kiaïa-pacha.

A la tête de cette petite troupe, Miloch marcha sur Tchatchak, où il trouva l'armée du kiaïa campée dans la plaine de la Morava, sur la rive droite, et couvrant, par sa position, la ville de Tchatchak. Il fit élever quelques retranchements sur la rive gauche, autour d'un monticule appelé Lioubitsch, où son frère Jean et Laza-Moutape s'étaient retirés, abandonnant la ville à l'approche de l'armée turque. Le lendemain de son arrivée, les Serbes furent attaqués vigoureusement par les ennemis, mais ils tinrent ferme et conservèrent leurs positions. Ce n'est pas seulement la force que les Turcs employèrent pour vaincre les Serbes; ils eurent aussi recours à la ruse. Une dizai-

ne de kmets ou maires de villages serbes, qui suivirent le parti des Ottomans, furent pris par les sentinelles de Miloch. On les trouva porteurs de plusieurs proclamations où Axence, knez du district de Belgrade, invitait le peuple à se soumettre aux Turcs. Conduits dans le camp serbe, tous ces misérables furent décapités. Les jours suivants, plusieurs attaques des Turcs échouèrent, grâce aux secours que Miloch reçut de différents districts.

Quoique l'armée ennemie fût bien supérieure à la sienne, Miloch dut encore s'affaiblir d'un détachement, qu'il envoya sous Drintchitsch, à la rencontre des troupes turques qui débouchaient de Vaillévo. Tandis que son lieutenant battait et repoussait l'ennemi, lui-même, laissant son frère Jean à Lioubitsch avec le gros de son armée, se porta à la tête d'un détachement vers Palège, où quelques troupes turques, sorties de Belgrade,

s'étaient fortifiées dans le but de couper aux révoltés serbes la communication avec les districts de Belgrade et de Vaillévo, qui, d'un jour à l'autre, pouvaient s'insurger également. Arrivé à Palège, Miloch les attaqua à plusieurs reprises, sans aucun résultat ; mais enfin, lorsque les Turcs virent que les Serbes étaient fermement résolus à les déloger à tout prix, et que Miloch faisait préparer des fascines pour combler les fossés de leurs retranchements, ils s'enfuirent pendant la nuit. Vivement poursuivis par les Serbes, une partie se noya dans la Koloubara, l'autre tomba sous le glaive, de sorte qu'à peine une vingtaine purent regagner les portes de Belgrade. Outre un grand butin et un canon trouvé dans les retranchements de Palège, cette victoire procura à Miloch un double avantage. D'abord les bords de la Save, depuis Chabatz jusqu'à Belgrade, furent purgés de la présence des Turcs, et les districts de Belgrade et de Vaillévo purent s'insurger ; ensuite,

plusieurs des voïvodes et des capitaines, qui s'étaient réfugiés avec Tcherni-Georges en Autriche, mais qui n'avaient pas voulu le suivre en Pessarabie, dans l'attente de quelque changement favorable, rentrèrent dans leur patrie, comme, par exemple, S. Tchoupitsch, P. Tzoukitsch, S. Néna-dovitsch, Moler, B. Bogitchevitsch, P. Serdanovitsch, l'archiprêtre N. Smilianitsch et plusieurs autres.

Quittant Palège, après avoir donné les ordres nécessaires pour empêcher les Turcs de Belgrade de venir ravager le pays, Miloch marcha sur Vail-lévo, où l'ennemi se tenait enfermé dans les retranchements qu'il avait élevés sur les bords de la Koloubara, ainsi que dans la ville même. Il y trouva les voïvodes Moler et Tzoukitsch, qui l'y avaient précédé avec leurs corps, mais qui n'avaient encore tenté aucune attaque sérieuse. « Frères, leur dit-il, vous avez probablement attendu mon

arrivée ; pour moi, je n'ai personne à attendre ; ni empereur ni roi ne me viendront au secours comme alliés. Si je commence à craindre les Turcs, si j'hésite à les attaquer, que feront les autres ? » Le même jour, il s'avança jusqu'à la bouche des canons turcs, et sous leur feu même, les Serbes se retranchèrent fortement. Cette audace effraya leurs ennemis, qui, dès la nuit suivante, abandonnèrent leur camp et s'enfuirent.

Le lendemain de la fuite des Turcs, Miloch alla visiter les voïvodes Moler et Tzoukitsch, pour les consulter sur les opérations à entreprendre. Après de longues discussions à ce sujet, Moler (1) dit à Miloch : « Eh bien, frère Miloch ! *nous nous sommes de nouveau levés contre les Turcs, nous avons armé le peuple contre eux ;* décidons à présent qui sera le chef. » Miloch lui répondit :

(1) On se rappelle que Moler, comme beaucoup d'autres, n'était rentré dans le pays qu'après le désastre des Turcs à Palège.

« Ce doit être le dernier de nos soucis. Avant de songer à qui sera le chef, tâchons de chasser les Turcs d'au milieu de nous, et de bien finir ce que nous venons de commencer. Quant au chef, qu'à cela ne tienne, sois-le, frère! — Non, répliqua Moler, je ne prétends pas à ce titre; mais que ni toi ni un autre ne le soyez non plus, pour venir dire, comme Tcherni-Georges : C'est moi qui suis le maître. Partageons le pouvoir entre nous quatre, moi, toi, Tzoukitsch et Mathia Nénadovitsch (ce dernier, beau-frère de Moler, était encore en Autriche). Soyons des chefs égaux en autorité, chacun dans son district; je te somme de souscrire à cet arrangement. — Bien, frère, lui répondit Miloch, mais je ne souscirai pas à un pareil arrangement, quoique je n'aie rien à y objecter, puisque dans le fait, nous trois sommes de tels chefs, et lorsque Nénadovitsch reviendra de Vienne, il le sera de même. Mais que nous allions dès à présent, décider qui commandera dans la maison

d'autrui, selon moi, ce serait une absurde folie; autant vaudrait préparer la broche pour rôtir le lièvre qui court encore dans la forêt » (1). Cette conversation ou plutôt ce débat, fut interrompu par l'arrivée du voïvode Tchoupitsch.

Miloch n'était pas encore rentré dans son camp, que le peuple accourut auprès de lui, en criant : « Au secours ! voïvode Miloch ! Que signifient de pareils assassinats ? Si nous nous sommes soulevés avec toi contre les Turcs, si nous sommes par conséquent en guerre, nous n'entendons cependant pas avoir pour juges des brigands qui assassinent nos knez. Voilà Moler et Tzoukitsch qui viennent à l'instant même de tuer le knez Pétar. Pourquoi ? Est-ce avec ton consentement. » En effet, les deux voïvodes, irrités contre Miloch à la suite de

(1) *Préparer la broche pour le lièvre qui est encore dans la forêt* est une locution proverbiale, en langue serbe, équivalente à cette autre bien connue en France : *Vendre la peau de l'ours avant de l'avoir mis par terre.*

la contestation que nous avons rapportée, avaient tué le knez Pétrar, d'abord pour se venger en quelque sorte, sachant que celui-ci était ami de Miloch, et puis pour se débarrasser de cette manière d'une personne qui pouvait influencer beaucoup sur le choix d'un chef par le peuple, lorsque la guerre serait terminée. Ils n'ignoraient point que cet infortuné n'aurait pas levé un doigt en leur faveur.

Si Miloch eût tenu à une vengeance vulgaire, l'occasion était assez belle pour en profiter. Il n'avait qu'à céder au torrent de la fureur de sa suite et de toute l'armée, qui auraient mis en pièces les auteurs de ce crime atroce ; mais il agit tout autrement : il calma le peuple, non pas sans de grands efforts, en lui persuadant — contre sa propre conviction — que le knez Pétrar entretenait des relations avec les Turcs, et que, par conséquent, il avait mérité la mort ; après quoi, il alla

délivrer Moler et Tzoukitsch, qui s'étaient réfugiés dans une maison pour échapper à la rage du peuple.

Si je m'arrête sur de pareils incidents, ce n'est point dans l'intention de nuire à qui que ce soit; mais uniquement pour montrer contre quelle fatalité Miloch a eu à lutter, tout en conduisant la guerre contre les Turcs, presque sans ressources d'aucune espèce. Je ne suis pas fâché de faire voir en même temps que certains knez, qui jouent un si grand rôle dans le livre de M. C. Robert, ne possédèrent jamais toute l'importance qu'il a cru devoir leur donner. On devine d'où provient son erreur. Quelques-uns de ces chefs vivent encore ou au moins vivaient encore lorsque M. C. Robert visita la Serbie pour cueillir les épines de notre histoire, et je suppose qu'il a l'habitude d'écrire *sous la dictée* (1).

(1) M. C. Robert racontant comment Miloch, décidé à recommencer la guerre, sans doute plutôt par peur que par courage,

Pendant l'absence de Miloch, les Turcs attaquèrent, à plusieurs reprises, mais sans succès, les Serbes campés à Tchatchak, sous le commandement de son frère Jean. S'ils ne purent les déloger, ils commirent au moins beaucoup de ravages dans tous les environs. Un grand nombre de femmes, avec leurs enfants, qui, pour être plus en sûreté, avaient abandonné leurs demeures et s'étaient retirées dans les forêts, périrent dans les eaux de la Morava, où elles se précipitèrent pour échapper aux bandes qui les poursuivaient, et se

retra dans l'intérieur du pays, dit dans son bel ouvrage : « Les patriotes, convaincus qu'ils n'avaient pas de plus grand ennemi que Miloch, mais espérant convertir à leur cause ce rusé capitaine, lui *pardonnèrent* le passé. » (Vol. 1^{er}, page 248.) Un de ces patriotes, dont je reconnais les paroles dans la bouche de M. C. Robert, pardonnait à Miloch ! Et sait-on où il était quand il lui pardonnait ? de l'autre côté de la Save et du Danube... en Autriche. Mais ces Messieurs ont voulu à tout prix paraître quelque chose aux yeux de M. C. Robert, et ils y sont parvenus. Je ne dis point qu'ils ne sont pas quelque chose, mais c'est si peu de chose, que cela ne vaut pas la peine d'en parler.

soustraire à l'esclavage. Que de mères et d'enfants, se tenant embrassés et serrés l'un contre l'autre, que de berceaux pleins d'innocentes créatures à peine venues à la lumière, les vagues rapides de la Morava ont emportés et engloutis ! Qu'importe ! ils sont plus heureux sous ses flots que dans les harems de l'Asie.

Retournant à Tchatchak avec une nouvelle armée, recrutée dans les districts de Belgrade, de Vaillévo et de Chabatz, Miloeh éleva à la hâte deux retranchements sur la rive gauche de la Morava. Les Turcs firent, avec toutes leurs forces, une charge impétueuse contre la cavalerie serbe, qui était rangée en rase campagne, et la mirent dans une déroute complète. N'ayant plus rien à craindre du côté de la plaine, ils tournèrent tous leurs efforts contre le retranchement où J. Dobratscha commandait, et après l'avoir enlevé, ils se précipitèrent en masse contre le second, chassant de-

vant eux les défenseurs du retranchement emporté. Ce fut une confusion épouvantable. Les fantassins serbes, qui venaient d'être forcés, s'enfuyaient en désordre vers le retranchement encore intact, pour y chercher un asile. Serrés de près, ils ne prenaient pas le temps de courir aux postes, mais ils escaladaient les palissades et les arrachaient eux-mêmes. Tous n'étaient pas entrés, que déjà, à l'autre extrémité du camp, s'élançait hors du retranchement une bande de fuyards qui gagnèrent à toutes jambes l'épaisseur des forêts.

Tous avaient fui. Il ne restait plus dans le camp que le commandant Raïtsch, qui n'avait pas voulu se séparer de ses canons. « Je n'abandonnerai jamais ces pièces, avait-il déclaré aux fuyards; vous savez combien nous les avons désirées, combien nous soupirions après leur possession. Je veux mourir à côté d'elles; on ne les emportera qu'a-

près que j'aurai cessé de donner signe de vie. » Le brave tint parole. Lorsque les Turcs se mirent à combler le fossé dégarni de défenseurs, il enjamba un affût de canon, fit feu de ses pistolets, tua deux ennemis et fut massacré.

Les Serbes avaient donc subi une déroute complète, et Miloch, qui courait de tous côtés pour rassembler et rallier ses troupes dispersées, commanda à l'archimandrite Méлenti Pavlovitch, homme vénérable et ecclésiastique exemplaire, le même qui plus tard devint métropolitain de la Serbie, de ramasser un tambour qu'un soldat avait jeté dans le bois pour fuir plus vite, et de battre le rappel.

Bien que les Turcs fussent restés maîtres du champ de bataille, ils continuèrent à douter de l'heureuse issue de la guerre ; car ils avaient perdu beaucoup de monde, entre autres, leur géné-

ral, le kiaïa-pacha, qui avait été tué, et ils voyaient les Serbes, loin d'être découragés par le désastre qu'ils venaient d'essuyer, se préparer à renouveler la lutte et à combattre jusqu'à la dernière extrémité. Ils résolurent donc de se replier sur la Bosnie et l'Albanie. Un jour, de grand matin, à l'heure où le jour commence à poindre, les sentinelles serbes donnèrent le signal que les Turcs opéraient leur retraite. Aussitôt les Serbes se mirent à leur poursuite. Miloch les atteignit au delà du mont Iélitza, dans le village de Hertar. Les Turcs se débarrassèrent de tous les esclaves qu'ils entraînaient à leur suite et de tout leur bagage, afin de mieux soutenir le choc; mais ce fut en vain. Un feu meurtrier, éclatant de toutes parts, les força promptement à abandonner leurs canons, leurs munitions et tout ce qui pouvait retarder leur fuite. Les Serbes en firent une boucherie effroyable, jusqu'à ce que Miloch, ému de compassion, arrêta la fureur de ses compagnons,

en leur criant : « Assez ! assez ! frères, au nom de Dieu ! Un carnage plus long serait un péché ! » On eût dit vraiment que la nature elle-même combattait contre les Turcs. Egorgés par les soldats, assommés à coups de bâton par les femmes serbes, lorsqu'elles les rencontraient égarés ou isolés dans les forêts, un grand nombre d'entre eux essayèrent de passer sur le bord d'un précipice qui leur barrait le chemin ; mais la terre, apparemment ébranlée par la commotion que produit toujours la course d'une grosse troupe de cavalerie, s'éboula et en ensevelit une centaine sous ses décombres.

Le lendemain de cette victoire, si glorieuse pour les Serbes, Miloch donna ordre que tous les prisonniers faits la veille sur les Turcs, lui fussent amenés dans la journée même, menaçant de la punition la plus sévère quiconque oserait lui désobéir. En peu d'heures, tous les prisonniers furent

réunis devant son logement. Un nombre de voitures suffisant fut mis en réquisition par ses soins, tant pour les hommes blessés que pour les femmes et les enfants, qui furent tous transportés à Oujitza, et remis entre les mains du commandant turc, libres de franchir la frontière et d'aller où bon leur semblerait. Les femmes turques surent apprécier la générosité chevaleresque de Miloch beaucoup mieux que ne l'a fait M. C. Robert. Lorsqu'elles se virent en liberté, au milieu de leurs coréligionnaires, elles accablèrent ceux-ci de reproches, à cause de leur conduite en Serbie : « Il n'y a que la foi serbe qui soit une foi vraie, leur disaient-elles, et Dieu doit la protéger. Les Serbes nous ont faites prisonnières, mais ils se sont bien gardés d'attenter à notre chasteté ; au contraire, ils nous ont prodigué des soins fraternels, et ils nous ont renvoyées avec humanité dans nos foyers, tandis que vous, vous commettez les plus grandes atrocités sur les malheureuses

femmes serbes qui tombent en votre pouvoir, et poussez l'infâmie jusqu'à déshonorer non seulement les femmes et les filles, mais même des enfants et de vieilles femmes qui peuvent à peine se soutenir. »

De Hertar, Miloch marcha avec le gros de l'armée sur Pojarévatz, presque à l'autre extrémité du pays, où les délis étaient cantonnés, à l'abri de six retranchements. Avant de se mettre en route, il avait détaché son frère Jean avec une partie des troupes, pour surveiller la garnison d'Oujitza. Un autre détachement aussi fort devait tenir en haleine les Turcs de la ville de Karanovatz. Chemin faisant, il tomba sur un corps de troupes ottomanes près de Batotchina, et le cerna si étroitement que, dès le lendemain, il le força à déposer les armes. Il le fit escorter jusqu'au delà de la frontière. Ce rapide succès obtenu, il continua sa marche sur Pojarévatz.

A peine l'armée serbe parut-elle dans la plaine, que les délis fondirent avec impétuosité sur l'infanterie et y jetèrent le désordre. Le beau-frère de Miloch, Jean Voukomanovitch, périt dans ce premier engagement. S'apercevant que son armée pliait, et jugeant qu'un mouvement rétrograde compromettrait le succès de la révolution, Miloch, le pistolet au poing, s'élança au-devant de ses troupes ébranlées, en criant : « Où allez-vous, enfants infortunés ? De quel côté prétendez-vous fuir ? Où est la forteresse qui puisse abriter vos têtes, à moins que vous n'espériez vous cacher sous le tablier de vos femmes ? Retournez, malheureux ; là est notre toit (et il montrait du canon de son pistolet le retranchement ture), là sont nos femmes, là sont nos enfants. Si vous fuyez, tout est perdu. Celui qui ne me suivra pas, je lui abats la tête, sans attendre que les Turcs la lui coupent. » Et, replaçant son pistolet à sa ceinture, il tire son sabre, et court droit au déli-bachi,

en criant : « V'Allah, déli-bachi, tu aurais peut-être une autre route à prendre, tandis qu'à moi, il ne reste que celle-ci ; c'est la route qui mène à la mort ; tant mieux ! » Tous ses cavaliers se précipitent sur ses traces, et en quelques instants les délis sont forcés de se retirer derrière leurs retranchements.

Trois jours après cette affaire, pendant lesquels Miloch donna un repos nécessaire à ses troupes harassées par des marches forcées à travers presque tout le pays, et qu'il employa lui-même à prendre les informations les plus exactes possible sur la position de l'ennemi, il convoqua tous les chefs de son armée, et les harangua en ces termes : « Frères, quoique les Turcs soient protégés par de forts retranchements, il ne nous est pas permis de perdre notre temps à les bloquer. Nous sommes dans la plaine ; ils peuvent recevoir, par eau, des secours de Belgrade et de Sémen-

dria, et d'un autre côté, deux armées turques sont en marche pour entrer dans notre patrie, venant, l'une de la Bosnie, l'autre de la Roumélie. Nous devons par conséquent tâcher de les chasser d'ici au plus vite. C'est ce qui m'a décidé à donner l'assaut au retranchement du déli-bachi lui-même, et cela dès ce soir, sans plus tarder. Mais avant tout, je regarde comme mon devoir de vous avertir, frères, que ceux d'entre vous qui ne seraient pas fermement résolus à se placer devant le premier rang de leurs troupes, au moment de l'attaque, doivent se retirer à l'instant même et céder leur place à d'autres, s'ils veulent éviter de recevoir de ma main une mort certaine. » Tous s'écrièrent d'une voix unanime qu'ils étaient prêts à mourir à la tête de leurs soldats. Miloch disposa alors son armée en colonnes d'attaque, et, prenant la parole : « Celui qui, ne reculant pas devant le danger, montera courageusement sur le retranchement des Turcs, pourra, il est vrai, trou-

ver la mort, mais il peut aussi échapper, car il est impossible que tout le monde périsse. Mais celui qui serait assez lâche pour fuir devant le feu des carabines turques, celui-là, doit s'attendre à une mort plus que certaine, qu'il recevra de ma main. Et quant à moi, me voici à votre tête, en avant, frères ! »

Les Turcs se défendirent avec le plus grand héroïsme, et n'abandonnèrent leur premier retranchement que lorsqu'il fut rempli de Serbes. Longtemps même on s'y battit à coups de crosses de fusil, à coups de couteaux, et à leur défaut, avec les dents. Ils finirent cependant par céder et se retirèrent dans le second retranchement, laissant au pouvoir des Serbes leurs chevaux, leurs bagages, leurs munitions et tout ce qu'ils ne purent emporter. Les Serbes conquièrent ainsi une foule d'objets indispensables dans la guerre et qui leur manquaient complètement. Durant la mêlée, les

gens de la suite de Miloch furent occupés à courir après lui pour le conjurer, les larmes aux yeux, de ne pas s'exposer comme il le faisait, lui représentant que la balle qui le tuerait frapperait au cœur le pays tout entier (1).

Le riche butin fait sur les Turcs aiguillonna l'ardeur de l'armée serbe, qui, dès le lendemain, pressa Miloch avec instance de livrer l'assaut à un des cinq retranchements restant debout. Mais Miloch ne se laissa écartier du plan qu'il avait conçu ; il crut devoir donner à ses troupes un jour de repos, pendant lequel on prépara les fascines

(1) Quelques-uns des knez de M. C. Robert n'ignorèrent pas cette circonstance, quoiqu'une grande distance les séparât alors de Pojarévatz. M. C. Robert rapporte dans son *Histoire de Miloch* : « L'heureux chef des Haïdoukes (Miloch) goûtait ainsi dans sa tente toutes les jouissances de la terre et du ciel ; rien ne le pressait de traiter avec les Turcs. » (Vol. 1^{er}, p. 249.) Oui sans doute, il avait à goûter l'odeur de la poudre, non pas dans sa tente, mais bien devant les carabines turques, jouissance qui n'était pas du goût des knez de M. C. Robert,

pour combler les fossés. Ses mesures prises, il fit, les deux jours suivants, emporter, avec un égal succès, deux autres retranchements turcs.

Le résultat fut le même, et il s'obtint avec moins d'efforts. De cette manière, les délis se trouvèrent réduits à trois retranchements, l'un plus grand que les deux autres, qui entouraient l'église serbe et la mosquée. Ces deux derniers forcés et l'église emportée, il ne leur resta plus d'autre ressource que de se retirer tous dans le grand retranchement et la mosquée. Cernés de très près et sur le point de succomber, ils demandèrent à capituler. Ayant appris des Serbes que leur chef était Miloch : « Eh bien, répondirent-ils, si c'est Miloch qui vous commande, nous voulons nous rendre à lui. » Cette résolution fut très agréable à Miloch, qui recevait coup sur coup de fâcheuses nouvelles. On lui mandait : les Bosniaques franchissent la Drina et s'avancent sur Chabatz ; l'ar-

mée turque de la Roumélie et de l'Albanie n'est plus très éloignée de Kioupria, où l'on attend d'un jour à l'autre Marachli-Ali, pacha de Roumélie; les Turcs de Karanovatz ont déclaré qu'ils sont disposés à se rendre, mais à personne d'autre qu'à Miloch; enfin Adem, pacha de Novibazar, se prépare à venir dégager les Turcs cernés à Karanovatz. Les défilés capitulèrent enfin. Ils obtinrent la permission d'emporter leurs armes de main, mais ils abandonnèrent aux Serbes leurs canons et toutes leurs munitions. Déméter, secrétaire de Miloch, les escorta jusqu'à la frontière.

La prise de Pojarévatz délivra de la présence des ennemis le district du même nom, et toute la partie orientale de la Serbie. Cette expédition, heureusement terminée, Miloch se rendit à Karanovatz, où les Turcs, comme je viens de le dire, n'attendaient que son arrivée pour capituler. Bloqués depuis le départ de Miloch pour Pojarévatz,

ils avaient été réduits, par le manque de vivres, à un état tellement déplorable, qu'il eût suffi d'un mot de Miloch pour les décider à déposer les armes, sans autre condition que la vie sauve; mais le chef serbe ne voulut pas humilier à ce point des ennemis qui témoignaient une si grande confiance en sa générosité. Il leur laissa leurs armes, leur permit d'emporter tout ce qu'ils possédaient, et les fit escorter, pour leur propre sûreté, jusqu'à la frontière de Novibazar. Adem, pacha de Novibazar, dans le pachalik duquel étaient nés plusieurs de ces Turcs, ne put s'empêcher d'exprimer sa reconnaissance à Miloch, dans une lettre où il le remercia d'avoir traité avec humanité ses administrés, et lui assura qu'à l'avenir il n'aurait à redouter aucune attaque du côté de son pachalik.

Partant de Karanovatz, Miloch conduisit toutes ses troupes vers la Drina, à la rencontre de la

nombreuse armée turque qui arrivait de la Bosnie sous les ordres de Kourchid-Pacha.

Cette armée était divisée en deux corps, dont le premier et le plus fort, sous le commandement immédiat de Kourchid, campait sur la rive gauche de la Drina, en face du village serbe de Badovintze. Le second, sous Ali, pacha de Nikchitsch, formait l'avant-garde, et avait pris position sur le territoire serbe de Matchva, à Doublié, dominant ainsi la Matchva et la Potzérina, et tenant libre la route de la forteresse de Chabatz. Miloch repoussa les instances de Moler, qui insistait pour qu'il attaquât le camp turc de Doublié le jour même de son arrivée à Sleptchévitsch. Il lui représenta que non-seulement l'armée serbe était exténuée de fatigue, par les longues marches qu'elle venait de faire, mais que les fusils de ses troupes, exposés à la pluie que promettait un ciel obscurci par des nuages orageux et menaçants,

rateraient infailliblement, tandis que les Turcs, à l'abri dans leurs retranchements, n'avaient rien de pareil à redouter. Moler ne se rendit pas à ces raisons. Il décida Jean, frère de Miloch, à le suivre, et tous deux, à la tête de leurs troupes, allèrent assaillir les Turcs ; mais vigoureusement repoussés par l'ennemi, ils revinrent sur leurs pas en toute hâte. Toutefois pour éviter de s'exposer au ridicule d'une retraite aussi accélérée, ils n'eurent garde de rentrer dans le camp serbe ; ils passèrent toute la nuit dans un champ, exposés à une pluie qui tombait à torrents.

Le lendemain de cette déroute des deux voïvodes, Miloch distribua à chacun de ses soldats une fascine, et les rangeant devant le fossé du retranchement ennemi, il leur dit : « Jusqu'à présent, la plupart de nos attaques ont été exécutées de nuit, car nous désirions seulement chasser les Turcs de chez nous ; mais aujourd'hui

nous allons les combattre en plein jour, afin que pas un seul n'échappe à notre glaive, si c'est possible.» Dans cette résolution, les Serbes s'avancent. La cavalerie s'élançe bride abattue, gravit les glacis, fait feu sur les Turcs qui se tenaient derrière leurs retranchements, tandis qu'une partie de l'infanterie accourant au pas accéléré, presque au même moment, comble les fossés avec ses fascines, et escalade les palissades. Cette attaque hardie, à laquelle les Turcs ne s'attendaient pas, jeta parmi eux un désordre épouvantable et les décida à ouvrir les portes pour gagner le large. Mais le reste de l'infanterie — et c'était de beaucoup la portion la plus nombreuse, — avec toute la cavalerie qui faisait front à chacune des portes, les reçut à coups de sabres et de yatagans, de sorte qu'il n'y en eut que dix-huit qui parvinrent à échapper et à regagner la Bosnie.

Ali-Pacha, qui avait réussi à sortir du retran-

chement par une porte, crut pouvoir confier son salut à la rapidité de son coursier ; mais à peine en plein champ, son cheval s'abattit sous lui et tomba roide mort. Il se mit alors à courir à toutes jambes jusqu'à une bruyère où il se cacha. Heureusement pour lui, tout cela se passait sous les yeux de Miloch, qui le reconnut et cria à ses gens : « Attrapez celui-là, c'est le pacha, mais gardez-vous de le tuer. » Quelques instants après, Ali fut conduit devant Miloch, la tête nue. Celui-ci racheta le bonnet du pacha au même guerrier qui avait abattu son cheval, le lui rendit et s'efforça de le rassurer en lui jurant qu'il n'avait rien à craindre, que sa vie était en sûreté plus que jamais. Outre le pacha, une vingtaine de Turcs furent faits prisonniers par les Serbes, qui de leur côté, eurent à regretter la perte de deux de leurs chefs, Militsch Drintchitsch et Sima Nénadovitsch. Pendant les quelques jours qu'il le garda auprès de lui, Miloch traita Ali-Pacha comme le méritait un

prisonnier de distinction. Il le mena sous sa tente, et lui donna une hospitalité, digne d'un guerrier intrépide et d'un homme de cœur. Lui ayant dépeint l'oppression inhumaine dont les malheureux Serbes étaient victimes, et les atroces cruautés qui les avaient forcés à prendre les armes pour redevenir des hommes, Ali-Pacha, encore effrayé du souvenir du massacre, dans lequel il avait manqué d'être enveloppé, lui répondit : « Si le sultan savait à quelle armée tu commandes, il accorderait au peuple serbe tous les droits qu'il réclamerait ; mais garde-toi bien de recourir à l'intervention de quelque roi étranger, si tu désires le bonheur de ta patrie, et si tu veux conserver dans ce pays le rang que le sultan ne pourra te refuser. »

Ali-Pacha ayant reçu en cadeau de Miloch un étalon, une pelisse à la turque et 500 piastres pour son voyage, fut reconduit par une escorte serbe jusque sur le territoire de la Bosnie, avec les

autres prisonniers turcs. Il ne tarda pas à aller rejoindre Kourchid-Pacha, son maître. Une courte citation du *Voyage en Orient*, par M. A. de Lamartine, se rattachant à l'épisode que je viens de raconter, ne sera pas, je pense, déplacée ici. « Le pacha de Bosnie (Kourchid-Pacha) descend de ses montagnes avec une armée fraîche et nombreuse ; il envoie Ali-Pacha, un de ses lieutenants, combattre Miloch dans la Matchva ; Ali-Pacha est fait prisonnier et renvoyé comblé de présents au grand-vizir. Les Serviens se montraient dignes déjà par leur générosité de cette civilisation au nom de laquelle ils combattaient, et Miloch traitait d'avance ses ennemis comme des amis futurs ; il sentait que l'indépendance complète n'était pas encore venue pour sa patrie, et lui ménageait des traités, au lieu de la déshonorer par des massacres. » (1).

(1) *Note sur la Serbie*, tome II, page 478.

M. de Lamartine, que Miloch, à son grand regret, n'a pas même aperçu pendant son court séjour à Belgrade, serait-il aussi par hasard compris dans le nombre de ces voyageurs sur le compte desquels M. C. Robert s'exprime en ces termes : « Les voyageurs français n'ont pas moins contribué que les Allemands à égarer l'opinion de l'Europe au sujet des Obrénovitj (1) ». Selon moi, ces mots peuvent se traduire : Il faut absolument que j'accuse tout le monde de mensonge, pour rester le seul écrivain véridique. L'idée n'est pas mauvaise, mais d'une exécution un peu difficile.

Pendant que les Serbes combattaient victorieusement à Matchva l'armée de la Bosnie, Marachli Ali-Pacha s'approchait avec des troupes plus nombreuses encore. Il était arrivé à Kioupria, à l'opposite du théâtre sur lequel s'était passée la dernière scène du mémorable combat que je viens

(1) Vol. 1^{er}, p. 343.

de décrire. La rivalité se mit bientôt entre lui et Kourchid; l'un et l'autre ambitionnaient le titre de pacificateur de la Serbie.

Laissant Moler à la garde de la Drina, Miloch partit en hâte pour Iagodina, où une autre armée serbe barrait le chemin à Marachli, sans prendre toutefois l'offensive. A peine arrivé, il y reçut une lettre de Kourchid, qui l'invitait à venir traiter avec lui, afin d'éviter l'effusion du sang et de rendre la paix au pays. Marachli lui tenait le même langage. Ne voulant repousser les avances ni de l'un ni de l'autre, Miloch laissa le commandement en chef du corps de Iagodina à Vouïtza Voulitchévitch, qu'il autorisa à entrer en pourparlers avec Marachli, en attendant qu'il connût les conditions de Kourchid, et il courut, en personne, vers la Drina.

Je suis sur le point de raconter un acte de courage et de dévouement plus qu'héroïque, qui ho-

norera éternellement Miloch. Connu de ses plus grands ennemis, ce trait d'héroïsme n'a pu rester ignoré de M. C. Robert ; mais, incapable d'en apprécier la grandeur, il y consacre à peine, et fort à regret, deux ou trois lignes, comme à un fait sans aucune importance, tandis que cette action mériterait autant de pages écrites en lettres d'or. Quelque grand qu'ait été le courage, quelque rare qu'ait été l'héroïsme de Tcherni-Georges, je défie M. C. Robert de trouver, dans sa vie si pleine de merveilles, un seul trait comparable à celui-ci.

De retour à Matchva, Miloch, accompagné seulement des trois knez A. Loukitsch, P. Otachévitsch, N. Siméonovitsch, et de son secrétaire, Déméter de Iagodina, alla à Lechnitza, où le délabachi Ser-Tchesma, le même devant qui il avait déposé les armes et à qui il s'était rendu, après la catastrophe de 1813, ne tarda pas à venir le

prendre, par ordre de Kourchid, pour le conduire, sous la garantie de son honneur, au delà de la Drina, dans le camp turc. Miloch n'hésita pas un moment à se confier à sa parole. L'espoir que cette démarche, peut-être trop hasardeuse, rendrait le bonheur à sa patrie, suffit pour le décider. Introduit sous la tente de Kourchid, il trouva le pacha, qui lui demanda : « Es-tu Miloch ? » Et sur sa réponse affirmative, Kourchid ayant réitéré sa question : « Est-ce bien véritablement toi qui es Miloch ? » il lui répondit avec assurance : « Oui, je suis Miloch en personne. » Se tournant alors vers les seigneurs de sa suite, qui assistaient en spectateurs à cette scène, le pacha s'écria : « Miloch à Tchatchak, Miloch à Palège, Miloch à Pojarévatz, Miloch à Karanovatz, Miloch à Doublie, Miloch à Iagodina, et à présent ici ! On serait vraiment tenté de croire que Miloch est grand comme cette tente, tandis qu'il pèse quarante

okka (100 livres à peu près), tout au plus, autant qu'un bouc rôti (1).

Miloch, comme je l'ai déjà dit, s'était rendu auprès de Kourchid afin d'entendre de ses propres oreilles les conditions que le pacha avait à lui proposer, pour arriver à un accord qui mît un terme à un affreux carnage. Mais hélas ! quelles conditions ! Le pacha ne proposait pas, mais il exigeait le désarmement complet et instantané du peuple serbe. On voit que le pacha ne tenait pas le langage d'un plénipotentiaire, mais celui d'un maître ; et pour opérer le désarmement du peuple avec un succès certain, il exigeait que Miloch restât auprès de sa personne comme otage, et se bornât à envoyer le knez A. Loukitch, avec son

(1) Miloch, bien que d'une taille au-dessus de la moyenne, était très maigre dans ce temps-là ; il est aujourd'hui d'un embonpoint tel, que si Kourchid le voyait, il ne le reconnaîtrait point.

secrétaire Déméter, porteurs des ordres nécessaires pour effectuer la ruine inmanquable de son malheureux pays.

Ce ne fut pas sans peine que Miloch parvint à persuader au farouche chef turc que sa présence au milieu du peuple, déjà impatienté de son absence de quelques jours, était absolument indispensable pour le succès d'une entreprise aussi difficile et aussi pénible. « Le peuple n'écoute que ma voix, dit-il au pacha, il ne se soumettra qu'à mes ordres. » Les autres knez confirmèrent ses paroles, et l'Asiatique se laissa enfin persuader. Il lui permit donc de partir, retenant seulement comme otages les knez A. Loukitsch et S. Siméonovitsch. Ali, pacha de Nikchitsch, contribua sans doute beaucoup à la délivrance de Miloch, par reconnaissance pour la manière chevaleresque et généreuse dont il avait été traité par lui après l'affaire de Doublé; mais c'est principalement au

nous allons les combattre en plein jour, afin que pas un seul n'échappe à notre glaive, si c'est possible.» Dans cette résolution, les Serbes s'avancent. La cavalerie s'élançe bride abattue, gravit les glacis, fait feu sur les Turcs qui se tenaient derrière leurs retranchements, tandis qu'une partie de l'infanterie accourant au pas accéléré, presque au même moment, comble les fossés avec ses fascines, et escalade les palissades. Cette attaque hardie, à laquelle les Turcs ne s'attendaient pas, jeta parmi eux un désordre épouvantable et les décida à ouvrir les portes pour gagner le large. Mais le reste de l'infanterie — et c'était de beaucoup la portion la plus nombreuse, — avec toute la cavalerie qui faisait front à chacune des portes, les reçut à coups de sabres et de yatagans, de sorte qu'il n'y en eut que dix-huit qui parvinrent à échapper et à regagner la Bosnie.

Ali-Pacha, qui avait réussi à sortir du retran-

chement par une porte, crut pouvoir confier son salut à la rapidité de son coursier ; mais à peine en plein champ, son cheval s'abattit sous lui et tomba roide mort. Il se mit alors à courir à toutes jambes jusqu'à une bruyère où il se cacha. Heureusement pour lui, tout cela se passait sous les yeux de Miloch, qui le reconnut et cria à ses gens : « Attrapez celui-là, c'est le pacha, mais gardez-vous de le tuer. » Quelques instants après, Ali fut conduit devant Miloch, la tête nue. Celui-ci racheta le bonnet du pacha au même guerrier qui avait abattu son cheval, le lui rendit et s'efforça de le rassurer en lui jurant qu'il n'avait rien à craindre, que sa vie était en sûreté plus que jamais. Outre le pacha, une vingtaine de Turcs furent faits prisonniers par les Serbes, qui de leur côté, eurent à regretter la perte de deux de leurs chefs, Militsch Drintchitsch et Sima Nénadovitsch. Pendant les quelques jours qu'il le garda auprès de lui, Miloch traita Ali-Pacha comme le méritait un

prisonnier de distinction. Il le mena sous sa tente, et lui donna une hospitalité, digne d'un guerrier intrépide et d'un homme de cœur. Lui ayant dépeint l'oppression inhumaine dont les malheureux Serbes étaient victimes, et les atroces cruautés qui les avaient forcés à prendre les armes pour redevenir des hommes, Ali-Pacha, encore effrayé du souvenir du massacre, dans lequel il avait manqué d'être enveloppé, lui répondit : « Si le sultan savait à quelle armée tu commandes, il accorderait au peuple serbe tous les droits qu'il réclamerait ; mais garde-toi bien de recourir à l'intervention de quelque roi étranger, si tu désires le bonheur de ta patrie, et si tu veux conserver dans ce pays le rang que le sultan ne pourra te refuser. »

Ali-Pacha ayant reçu en cadeau de Miloch un étalon, une pelisse à la turque et 500 piastres pour son voyage, fut reconduit par une escorte serbe jusque sur le territoire de la Bosnie, avec les

autres prisonniers turcs. Il ne tarda pas à aller rejoindre Kourchid-Pacha, son maître. Une courte citation du *Voyage en Orient*, par M. A. de Lamarline, se rattachant à l'épisode que je viens de raconter, ne sera pas, je pense, déplacée ici. « Le pacha de Bosnie (Kourchid-Pacha) descend de ses montagnes avec une armée fraîche et nombreuse; il envoie Ali-Pacha, un de ses lieutenants, combattre Miloch dans la Matchva; Ali-Pacha est fait prisonnier et renvoyé comblé de présents au grand-vizir. Les Serviens se montraient dignes déjà par leur générosité de cette civilisation au nom de laquelle ils combattaient, et Miloch traitait d'avance ses ennemis comme des amis futurs; il sentait que l'indépendance complète n'était pas encore venue pour sa patrie, et lui ménageait des traités, au lieu de la déshonorer par des massacres. » (1).

(1) Note sur la Serbie, tome II, page 478.

M. de Lamartine, que Miloch, à son grand regret, n'a pas même aperçu pendant son court séjour à Belgrade, serait-il aussi par hasard compris dans le nombre de ces voyageurs sur le compte desquels M. C. Robert s'exprime en ces termes : « Les voyageurs français n'ont pas moins contribué que les Allemands à égarer l'opinion de l'Europe au sujet des Obrénovitj (1) ». Selon moi, ces mots peuvent se traduire : Il faut absolument que j'accuse tout le monde de mensonge, pour rester le seul écrivain véridique. L'idée n'est pas mauvaise, mais d'une exécution un peu difficile.

Pendant que les Serbes combattaient victorieusement à Matchva l'armée de la Bosnie, Marachli Ali-Pacha s'approchait avec des troupes plus nombreuses encore. Il était arrivé à Kioupria, à l'opposite du théâtre sur lequel s'était passée la dernière scène du mémorable combat que je viens

(1) Vol. 1^{er}, p. 343.

de décrire. La rivalité se mit bientôt entre lui et Kourchid; l'un et l'autre ambitionnaient le titre de pacificateur de la Serbie.

Laisant Moler à la garde de la Drina, Miloch partit en hâte pour Iagodina, où une autre armée serbe barrait le chemin à Marachli, sans prendre toutefois l'offensive. A peine arrivé, il y reçut une lettre de Kourchid, qui l'invitait à venir traiter avec lui, afin d'éviter l'effusion du sang et de rendre la paix au pays. Marachli lui tenait le même langage. Ne voulant repousser les avances ni de l'un ni de l'autre, Miloch laissa le commandement en chef du corps de Iagodina à Vouïtza Voulitchévitch, qu'il autorisa à entrer en pourparlers avec Marachli, en attendant qu'il connût les conditions de Kourchid, et il courut, en personne, vers la Drina.

Je suis sur le point de raconter un acte de courage et de dévouement plus qu'héroïque, qui ho-

norera éternellement Miloch. Connu de ses plus grands ennemis, ce trait d'héroïsme n'a pu rester ignoré de M. C. Robert ; mais, incapable d'en apprécier la grandeur, il y consacre à peine, et fort à regret, deux ou trois lignes, comme à un fait sans aucune importance, tandis que cette action mériterait autant de pages écrites en lettres d'or. Quelque grand qu'ait été le courage, quelque rare qu'ait été l'héroïsme de Tcherni-Georges, je défie M. C. Robert de trouver, dans sa vie si pleine de merveilles, un seul trait comparable à celui-ci.

De retour à Matchva, Miloch, accompagné seulement des trois knez A. Loukitsch, P. Otachévitsch, N. Siméonovitsch, et de son secrétaire, Déméter de Iagodina, alla à Lechnitza, où le délibachi Ser-Tchesma, le même devant qui il avait déposé les armes et à qui il s'était rendu, après la catastrophe de 1813, ne tarda pas à venir le

prendre, par ordre de Kourchid, pour le conduire, sous la garantie de son honneur, au delà de la Drina, dans le camp turc. Miloch n'hésita pas un moment à se confier à sa parole. L'espoir que cette démarche, peut-être trop hasardeuse, rendrait le bonheur à sa patrie, suffit pour le décider. Introduit sous la tente de Kourchid, il trouva le pacha, qui lui demanda : « Es-tu Miloch ? » Et sur sa réponse affirmative, Kourchid ayant réitéré sa question : « Est-ce bien véritablement toi qui es Miloch ? » il lui répondit avec assurance : « Oui, je suis Miloch en personne. » Se tournant alors vers les seigneurs de sa suite, qui assistaient en spectateurs à cette scène, le pacha s'écria : « Miloch à Tchatchak, Miloch à Palège, Miloch à Pojarévatz, Miloch à Karanovatz, Miloch à Doublie, Miloch à Iagodina, et à présent ici ! On serait vraiment tenté de croire que Miloch est grand comme cette tente, tandis qu'il pèse quarante

okka (100 livres à peu près), tout au plus, autant qu'un bouc rôti (1).

Miloch, comme je l'ai déjà dit, s'était rendu auprès de Kourchid afin d'entendre de ses propres oreilles les conditions que le pacha avait à lui proposer, pour arriver à un accord qui mît un terme à un affreux carnage. Mais hélas ! quelles conditions ! Le pacha ne proposait pas, mais il exigeait le désarmement complet et instantané du peuple serbe. On voit que le pacha ne tenait pas le langage d'un plénipotentiaire, mais celui d'un maître ; et pour opérer le désarmement du peuple avec un succès certain, il exigeait que Miloch restât auprès de sa personne comme otage, et se bornât à envoyer le knez A. Loukitch, avec son

(1) Miloch, bien que d'une taille au-dessus de la moyenne, était très maigre dans ce temps-là ; il est aujourd'hui d'un embonpoint tel, que si Kourchid le voyait, il ne le reconnaîtrait point.

secrétaire Déméter, porteurs des ordres nécessaires pour effectuer la ruine immanquable de son malheureux pays.

Ce ne fut pas sans peine que Miloch parvint à persuader au farouche chef ture que sa présence au milieu du peuple, déjà impatienté de son absence de quelques jours, était absolument indispensable pour le succès d'une entreprise aussi difficile et aussi pénible. « Le peuple n'écoute que ma voix, dit-il au pacha, il ne se soumettra qu'à mes ordres. » Les autres knez confirmèrent ses paroles, et l'Asiatique se laissa enfin persuader. Il lui permit donc de partir, retenant seulement comme otages les knez A. Loukitch et S. Siméonovitch. Ali, pacha de Nikchitsch, contribua sans doute beaucoup à la délivrance de Miloch, par reconnaissance pour la manière chevaleresque et généreuse dont il avait été traité par lui après l'affaire de Doublé; mais c'est principalement au

déli-bachi Ser-Tchesma et à sa loyauté militaire que Miloch est redevable de la vie. Pendant les quatre jours que le chef serbe passa dans le camp turc, le déli-bachi ne cessa de l'encourager à ne rien craindre pour sa vie, tant qu'il le verrait lui-même vivant à la tête de ses deux mille délis. Ce fut lui qui reconduisit Miloch à Lechnitza, où il l'avait pris. Il lui dit en le quittant : « Te voilà rendu sain et sauf sur le sol de ton pays natal ; j'ai rempli mon devoir d'honnête homme, j'ai dégagé la parole que je t'avais donnée. Jusqu'à cette heure, nous avons été amis. Mais, dès ce moment, malheur à toi si tu tombes jamais entre mes mains ! et si je tombe entre les tiennes, fais de moi ce que tu voudras. S'il arrive jamais qu'on t'invite de nouveau à te rendre dans notre camp, n'aie garde de le faire ; ne te fie à la parole de qui que ce soit, pas même à la mienne. » Cet adieu du déli-bachi prouve suffisamment combien la tête de Miloch était *dans le sac*, ainsi qu'il l'avait dit un jour.

De retour dans sa patrie, Miloch, ressuscité pour ainsi dire, gagna en toute hâte le camp serbe près de Jagodina, pour voir si Marachli Ali-Pacha, à qui était destinée la place du cruel Suleïman à Belgrade, était plus favorablement disposé que Kourchid envers le peuple serbe. L'ambition de Marachli, qui voulait s'attirer les bonnes grâces du sultan par la pacification de la Serbie, le rendit plus accommodant. Loin d'exiger le désarmement des Serbes : « Obéissez seulement au sultan, dit-il à Miloch, quant aux armes, vous pouvez porter à votre ceinture non-seulement des pistolets, mais des canons, si cela vous plaît. Avec l'aide de Dieu, j'espère vous faire monter des étalons, et vêtir des pelisses fourrées de zibeline (1).

(1) Monter un étalon et porter une pelisse fourrée de zibeline est chez les Turcs un signe, sinon de richesse, au moins d'aisance.

Avant l'arrivée de Miloch, V. Voulitchevitch, M. Nénadovitch et les autres knez avaient déjà traité avec Marachli d'une suspension d'armes. Durant l'armistice, les Serbes devaient envoyer à Constantinople, des députés accompagnés de quelques personnes de la suite du général turc, et munis d'une lettre de recommandation de sa part, pour tâcher de disposer le sultan à accorder les justes demandes du peuple serbe. En attendant leur retour, Marachli devait rester avec toute son armée à Kioupria; tel était au moins le désir des knez; mais Marachli demandait qu'on lui permit de traverser le pays jusqu'à Belgrade avec ses troupes, en leur représentant que leurs députés recevraient à Constantinople un accueil plus favorable, lorsque la Porte serait informée par ses dépêches, qu'il avait été admis à Belgrade, ce qui lui prouverait que les Serbes ne nourrissaient pas l'arrière-pensée de traîner la guerre en longueur jusqu'à l'arrivée de l'hiver.

Tous ces pourparlers avaient eu lieu avant le retour de Miloch. Dès que Marachli fut instruit de sa présence au camp, il lui envoya un homme de sa suite, pour l'inviter à venir conférer avec lui, lui engageant sa foi, que cette démarche ne compromettrait ni sa vie, ni son honneur. Afin de lui donner une preuve plus convaincante encore de ses bonnes intentions, il lui envoya son chapelet par le même messenger (1). Miloch accepta l'entrevue proposée, et sans se soucier des dernières paroles du déli-bachi Ser-Tchesma, il alla trouver Marachli. Leur entrevue aboutit à un traité dont voici les conditions : 1° les Serbes laisseront le kiaïa de Marachli traverser le pays avec un corps de 7 à 8,000 hommes pour se rendre à Belgrade, et lui fourniront les vivres et le fourrage nécessaires ; 2° des députés serbes par-

(1) Comme tous les Orientaux, les Turcs de la plus haute classe ont l'habitude de réciter leurs prières en se servant d'un chapelet. Le chapelet est donc pour eux un objet sacré.

tiront pour Constantinople accompagnés de quelques personnes de la suite de Marachli et munis de ses lettres de recommandation. Marachli lui-même et le gros de son armée resteront à Kioupria, jusqu'au retour de ces députés avec un firman exprimant la bienveillance du sultan pour le peuple serbe; 3° l'armée serbe gardera ses positions; 4° Marachli s'engage à écrire en Bosnie, pour garantir les Serbes de toute attaque de ce côté.

Ce traité fut fidèlement exécuté et strictement observé de part et d'autre, si ce n'est que les Bosniaques, obéissant fort peu aux ordres de Marachli, passèrent la Drina et s'avancèrent jusqu'à Zassavitza; mais ils furent battus à plate couture, et repoussés en Bosnie.

Une note adressée à la Porte par l'ambassadeur de Russie, au sujet de la guerre qu'elle faisait à

la Serbie, contrairement au traité de Bukarest conclu entre les deux puissances, déjoua les intrigues de Kourchid, jaloux du succès de Marachli, et ménagea aux députés serbes un accueil favorable de la part des ministres tures. Un mois ne se passa pas sans que ces députés revinssent à Kioupria avec un firman portant que le sultan, désireux de mettre en oubli tout sujet d'inimitié entre lui et le peuple serbe, lui rendait ses bonnes grâces impériales, et ordonnait, en conséquence, à Marachli, d'aller tenir sa place à Belgrade, pour exécuter les ordres qu'il recevrait.

Marachli quitta donc Kioupria et se transporta à Belgrade, tandis que Miloch, qui lui avait promis de le suivre sous peu de jours, alla faire une tournée dans le pays pour apprendre au peuple l'heureuse nouvelle du rétablissement de la paix, et pour renvoyer une partie des troupes serbes dans leurs foyers. L'autre partie resta sous les armes,

tant pour défendre les frontières contre les ravages des bandes turques, que pour surveiller le départ du cruel Suleïman, qui siégeait encore à Belgrade. Deux députés, l'archimandrite Nikchitsch et le knez Axence, furent envoyés, en même temps, à Constantinople, pour notifier à la Porte que les affaires de la Serbie étaient en voie d'une solution conforme aux vœux des deux parties. Le premier de ces envoyés n'était chargé que d'une mission temporaire; mais le knez Axence devait rester à Constantinople en qualité de représentant du peuple serbe. A dater de cette époque, un agent serbe a constamment résidé dans la capitale de l'empire ottoman, pour défendre auprès du divan les intérêts politiques et commerciaux du pays.

Retenu dans l'intérieur des terres plus longtemps qu'il ne le pensait lui-même, par l'urgente nécessité de faire autant que possible disparaître les désordres que la guerre entraîne toujours à sa

suite, Miloeh ne put se rendre à Belgrade dans le délai fixé. Ce retard inspira de grandes inquiétudes à Marachli. Les begs et les autres employés turcs augmentaient encore ses perplexités, en lui reprochant de s'être laissé jouer par le giaour (1), qui, après les avoir attirés dans le pays, était allé, selon eux, organiser son armée pour les exterminer tous d'un seul coup. Les knez V. Voulitchevitch, M. Nénadovitch et tous les chefs serbes cherchaient à tranquilliser Marachli, par l'assurance que jamais Miloeh ne violerait la foi donnée. Mais si l'absence prolongée de Miloeh inquiétait fort les uns, elle réjouissait beaucoup les affidés de Suleïman, qui ne contribuaient pas peu à nourrir l'incrédulité des gens de Marachli, dans l'espoir de voir échouer le projet de pacification. Leur attente fut déçue, car Miloeh arriva enfin. Le jour même de son entrée à Belgrade, il se ren-

(1) Miloeh, qui croit au Christ et non à Mahomet.

dit, accompagné de tous les knez, chez Marachli, qui demanda par trois fois à Miloch, s'ils étaient sujets obéissants du sultan. Miloch lui répondit à trois reprises : « Nous le sommes. » Alors Marachli leur communiqua le firman par lequel le sultan le rappelait et annonçait qu'un autre pacha viendrait le remplacer à Belgrade. A cette nouvelle inattendue, Miloch se levant : « Non, honorable vizir, s'écria-t-il, si tu nous quittes, il faut que nous te suivions et que nous abandonnions notre patrie. Il y a deux ans que Kourchid-Pacha nous a laissé à sa place Suleïman-Pacha, qui nous a traités de brigands, tandis qu'il l'est lui-même plus que tout autre, et qui a réduit en un désert une province soumise au sultan. Aujourd'hui encore nos demeures sont sur des chariots, au milieu des forêts; si tu refuses de le croire, envoie pour t'en assurer. Nous ne rentrerons sous le toit de nos habitations qu'à condition que tu resteras parmi

nous et que tu chasseras Suleïman de Belgrade. »

Il continua ainsi à retracer le tableau de l'horrible tyrannie exercée sur eux par Suleïman, avec une éloquence et une liberté de parole qui frappa d'admiration et d'étonnement non-seulement les begs turcs, mais les knez serbes. Le langage hardi de Miloch plut beaucoup à Marachli, qui répéta plusieurs fois à son interprète (1) : « Fais bien attention d'être fidèle dans la traduction de ses paroles, car tu vois que leur drogman se tient derrière toi. » (Déméter, secrétaire de Miloch et en même temps son interprète, était aussi présent.)

Quelques jours après cette déclaration de Miloch, qui flatta infiniment l'amour-propre de Marachli, ce dernier annonça aux Serbes qu'il

(1) Miloch ne parle pas le turc.

était résolu à rester parmi eux, et que Suleïman venait de quitter la Serbie.

Ce fut ainsi que la Serbie recouvra le repos. Le pouvoir fut partagé entre les autorités nationales et les autorités turques. Cet état de choses, qui n'eut qu'une courte durée, était de nature à contenter les Serbes, au moins pour le moment, et jusqu'à ce qu'ils obtinssent leur émancipation presque complète avec l'indépendance de l'administration intérieure. Le pacha conserva son autorité sur les Turcs, dans les villes et dans les forteresses ; Miloch exerça la sienne dans le pays, sur le peuple et sur les knez.

V.

A l'orage succédait enfin le beau temps. Le ciel de la Serbie commençait à s'éclaircir, les rayons du soleil venaient de percer le sombre nuage qui couvrait la Choumadia.

Nous avons à raconter maintenant comment Miloch devint prince héréditaire de la Serbie, et en même temps à jeter un coup d'œil sur sa vie politique, ainsi que sur son administration.

Quel est le pays de l'Europe qui puisse se glorifier de rivaliser avec ma patrie quant à la rapidité de son organisation intérieure ? Le gouvernement de la Serbie fut improvisé dans le courant de quelques années, grâce au bon sens de mes compatriotes, qui, se dévouant à un travail si pénible, surent vaillamment seconder mon père et l'aidèrent à soutenir le lourd fardeau qui pesait sur ses épaules.

Ce fut en vertu d'un acte signé par le haut clergé et les knez de tous les districts, que Miloch fut proclamé prince héréditaire de la Serbie, le 6 novembre 1817, pendant que l'Assemblée nationale siégeait à Belgrade. Plusieurs députations furent envoyées à Constantinople, une, entre autres, composée du frère de Miloch, Jean, et du knez V. Voulitchevitsch, pour faire ratifier ce choix par la Porte, en même temps que la paix conclue, en 1806, entre la Turquie et la Serbie.

Mais toutes ces démarches restèrent infructueuses, jusqu'à la fin de 1820, que la Porte envoya en Serbie un commissaire, porteur d'un firman impérial, dont les principales dispositions étaient : 1° la fixation de la somme que les Serbes devaient payer annuellement au sultan ; 2° le renvoi dans les forteresses occupées par les garnisons turques, des musselims mahométans, qui n'avaient rien à faire dans l'intérieur du pays ; 3° la reconnaissance de Miloch comme l'oberknez, ou chef supérieur de la Serbie ; 4° enfin l'obligation imposée aux Serbes, comme sujets du sultan, de fournir des vivres à l'armée turque cantonnée dans le pays.

Il y a tout lieu de croire que la Porte ne se décida à ces concessions que parce qu'une commission mixte, composée de dignitaires russes et d'employés turcs, était sur le point de se réunir pour expliquer et compléter en quelques points

le traité de Bukarest, dans lequel il était fait mention de la Serbie.

L'arrivée du commissaire turc à Belgrade contraria vivement Marachli, qui s'était déjà brouillé avec Miloch, parce qu'il eût voulu que toutes les affaires de la Serbie passassent par ses mains, et qu'il ne pouvait vaincre l'opposition de Miloch. Ce dernier résistait avec d'autant plus d'énergie à ces prétentions, qu'il voyait fort bien que le pacha ne faisait rien dans l'intérêt du pays. Plusieurs fois même, Marachli avait, à la Kourchid, essayé d'obtenir le désarmement du peuple ; mais Miloch lui avait constamment répondu qu'il était inutile d'y penser.

Ayant été informé que Miloch était en route pour Belgrade avec un corps de deux mille Serbes, Marachli lui fit dire qu'il n'avait pas besoin d'amener avec lui toute une armée, qu'il serait

difficile de nourrir. Miloch lui répliqua qu'il ne venait pas à la tête d'une armée, mais bien de deux mille kmètes, qui, comme députés du peuple serbe, voulaient prendre connaissance du firman impérial, et qui sauraient trouver les moyens de se nourrir, comme ils nourrissaient le pacha et lui-même (1). Le commissaire turc lut aux kmètes le firman, dont le quatrième paragraphe ne les satisfit pas. Les Serbes allèrent plus loin ; ils déclarèrent franchement au commissaire que leur désir était d'entrer en possession des droits que leur assurait le traité conclu à Bukarest entre la Russie et la Porte. Le commissaire indigné repartit pour Constantinople fort irrité. Marachli commença à se poser ouvertement en ennemi vis-à-vis de Miloch, surtout lorsque celui-ci, sommé par lui de venir s'établir à Belgrade, au lieu de continuer à habiter Kragouïevatz,

(1) Il voulait par là lui faire entendre que tout vient du peuple.

sous peine d'être destitué et remplacé par un autre, eut répondu : « Il n'y aura absolument aucun retard dans l'expédition des affaires, si je demeure ici. Au reste, si c'est de lui que je tiens ma dignité, qu'il me destitue à l'instant même, et qu'il me remplace par un autre ; seulement je voudrais savoir par qui. »

Les choses traînèrent en longueur, car la Porte ne se pressa nullement de concéder aux Serbes les droits qui devaient leur être accordés, et dont, au fond, ils jouissaient de fait, au moins en partie, en attendant qu'ils en fussent mis légalement en possession. Ce fut dans ces circonstances que M. Dé-méter Davidovitch, directeur de la chancellerie du prince, qui plus tard, fut chargé d'une mission fort importante à Constantinople, rendit les services les plus signalés à sa patrie, non seulement par son énergie, mais par ses talents diplomatiques éminents. Les hauts fonctionnaires des lé-

gations étrangères se souviennent encore aujourd'hui de la lucidité avec laquelle il savait, dans ses notes, exposer les vues de son gouvernement, et de la vigueur qu'il apportait à la défense de ses intérêts.

Ce fut seulement le 15 janvier 1827 que Mилоch communiqua à l'Assemblée convoquée à Kragouïevatz, l'acte dont je donnerai le résumé; je veux parler de l'acte de la *Convention explicative en exécution du traité de Bukarest du 27 septembre (7 octobre) 1826*, faisant suite à l'article V du traité d'Akkermann intitulé : *Acte séparé relatif à la Serbie*. La liberté du culte, l'élection de ses chefs, l'indépendance de l'administration intérieure, l'annexion des districts détachés de la Serbie, la fusion des différents impôts en un seul, l'abandon aux Serbes des biens appartenant à des Musulmans à charge d'en payer le revenu avec le tribut annuel fixé à 2,400,000 piastres ou

600,000 fr., la liberté du commerce, la permission aux négociants serbes de voyager dans les Etats Ottomans avec leur propre passeport, l'établissement d'hôpitaux, d'écoles et d'imprimeries, et enfin la défense aux Musulmans, autres que ceux des garnisons, de s'établir en Serbie, telles sont les concessions qui avaient été faites par le gouvernement ture au peuple serbe.

Avant de lire cet acte à l'Assemblée, Miloch fit une exposition rapide de tous les événements survenus en Serbie depuis 1815, époque où il avait commencé à y prendre une part active comme chef du pays. Deux jours après cette harangue, tous les chefs et représentants du peuple présentèrent à Miloch l'acte suivant : « Altesse sérénissime, prince Miloch Obrénovitsch, seigneur ! En entendant vos paroles pleines d'une bienveillance paternelle pour nous et notre nation, nos cœurs ont ressenti la plus grande joie.

Nous vous félicitons de tout notre cœur, prince sérénissime et seigneur ! du résultat de vos travaux continuels, qui nous ont attiré la clémence d'un empereur et la puissante protection de l'autre, et nous vous prions sincèrement et humblement de vouloir gracieusement nous guider à l'avenir vers le bonheur et la prospérité, comme vous l'avez fait jusqu'à ce jour, défendant le droit, protégeant le faible, punissant le méchant conformément aux lois de la justice. Recevez en même temps le dépôt de notre bonheur et nos biens que nous remettons entre vos mains. Telle est notre prière de nous tous ici assemblés. Ont signé : membres du tribunal de la nation, ecclésiastiques, knez de districts, knez des tribunaux de districts, knez d'arrondissements, kmètes de villages et tous les autres, pour nous et au nom de tout le peuple dont nous sommes les représentants, comme pour ceux de nos frères qui un jour s'uniraient à nous. Nous tous ci-des-

sus mentionnés, renouvelant les serments prêtés en 1817 et 1826, nous vous confirmons unanimement, prince sérénissime, dans la dignité de prince régnant, pour nous, au nom de nos enfants et de notre postérité, et nous jurons, pour nous et au nom de nos descendants, d'être toujours fidèles et obéissants à vous, à vos frères, à vos enfants et à toute votre famille. Que notre Seigneur et Sauveur prenne en inimitié celui qui trahirait ce serment! Que Dieu nous soit ainsi en aide, à nous et à nos enfants! »

A Kragouïevatz, 17 janvier 1827.

(Suivent 800 signatures)

Il serait trop long de citer ici tous les passages relatifs à cet événement, qui se rencontrent dans les différents auteurs. Je ne reproduirai que quelques lignes de M. de Lamartine, tirées de son *Voyage en Orient* (1). « Après ce discours, dit-il, la

(1) Tome II, page 483.

diète rédigea un acte, qui fut présenté à Miloch et envoyé à la Porte, acte par lequel les Serbiens, par l'organe de leurs chefs, juraient obéissance éternelle à Son Altesse le prince Miloch Obrénovitsch, et à ses descendants. La Serbie avait payé sa dette à Miloch, il paye maintenant la sienne à la Serbie, il donne à sa patrie des lois simples comme les mœurs, mais des lois imprégnées des lumières de l'Europe ».

Le jour de la Saint-André 1830, un hattichérif du sultan fut promulgué en présence de l'Assemblée convoquée à Belgrade. Par cet acte, le sultan reconnaissant les droits et les privilèges de la nation serbe, lui céda les six districts, qui faisaient partie de la Serbie sous la domination de Tcherni-Georges, mais qui n'avaient pu s'affranchir lors de la dernière guerre. Ce hattichérif était accompagné d'un bérat, ou diplôme impérial, par lequel la Porte reconnaissait Miloch Obrénovitsch,

comme prince héréditaire de la Serbie. « Le peuple dans son *imprévoyance* accueillit cette lecture avec une joie sans bornes ; les voïvodes eux-mêmes et les capitaines des montagnes *renoncèrent gaiement à leurs droits* en faveur d'un compagnon d'armes. » C'est ainsi que s'exprime M. C. Robert (1). Mais quelle *imprévoyance* y avait-il de la part du peuple à accueillir cette lecture avec une joie sans bornes ? N'avait-il pas toute raison de se sentir heureux de l'avènement de la dynastie nationale des Obrénovitsch, qui le constituait peuple libre, en lui donnant, pour la première fois depuis des siècles, un gouvernement populaire et national ? N'avait-il pas choisi lui-même cette dynastie deux fois depuis longtemps ? A quels droits aussi renonçaient les voïvodes et les capitaines des montagnes, en faveur de Miloch ? Il n'y avait alors en Serbie ni droits, ni privilèges, ni prérogatives

(1) Page 264.

d'aucune espèce, sinon le mérite personnel. Or, je le demande à M. C. Robert, non pas l'historien, mais l'homme consciencieux, quel voïvode, quel capitaine des montagnes eût pu alors, et pourrait encore aujourd'hui, se comparer à Miloch pour les services rendus à la Serbie? Quel est le Serbe, fût-il le plus grand ennemi de Miloch, qui oserait dire : Tel ou tel a fait autant que lui pour la patrie. Cherchez, mais vous ne le trouverez pas, malgré votre talent à découvrir les hommes qui ne veulent voir que le côté faible du caractère de Miloch.

La délimitation des six districts qui furent incorporés au nouvel Etat, amena en Serbie un commissaire turc et le colonel russe M. de Kotzebue. Mais les résolutions des deux cours à ce sujet, ne purent être mises à exécution que plus tard, et cela, grâce encore à la vigueur que Miloch sut déployer ; car alors, comme aujourd'hui, le Bosniaque se souciait fort peu des décisions de Sa

Hautesse le sultan, lorsqu'elles ne s'accordaient pas avec ses projets.

Quant à l'organisation intérieure du pays, elle fut, comme je l'ai dit plus haut, improvisée en quelque sorte. Jamais administration n'offrit des ressorts plus simples et plus rapides. Comme elle a depuis subi divers changements, je ne parlerai que de sa forme dans les dernières années du règne de Miloch. La principauté resta divisée en 17 districts, y compris les six districts récemment annexés, comme elle l'était déjà sous les Turcs, et comme elle l'est encore aujourd'hui. Ces 17 districts furent groupés en quatre commandements, comme on les appelait. Les préfets et les sous-préfets, que les affaires judiciaires ne concernaient pas, étaient sous les ordres directs des quatre commandants, et presque tous ces employés étaient nés dans les arrondissements ou les districts dont l'administration leur était confiée. C'était un immense

avantage pour le gouvernement, d'avoir ainsi à son service des hommes qui connaissaient, pour ainsi dire, chaque arbre des arrondissements dont ils étaient à la fois les maîtres et les serviteurs ; et d'un autre côté, le peuple voyait avec plaisir Miloeh choisir les fonctionnaires d'un district dans le district même, car il y a quelque chose de flatteur pour l'amour-propre d'un canton à pouvoir se dire qu'il a produit des hommes capables de servir la patrie. Chaque village avait enfin son *kmète* ou maire, auquel le préfet et le sous-préfet transmettaient les ordres du gouvernement central.

L'organisation communale était introduite depuis longtemps dans le pays. Chaque commune avait ses *séoskè skoupchtiné*, assemblées dans lesquelles les habitants de chaque village délibéraient sur les affaires de la communauté, et répartissaient entre eux l'impôt fixé par le gouvernement à 5 écus, ou 25 fr., par tête annuellement. Personne ne

pouvait mieux connaître la position de fortune de chacun ; aussi toute injustice dans la répartition était-elle impossible. Les impôts indirects, qui pèsent ordinairement sur le pauvre plus que sur le riche, étaient heureusement inconnus. Moyennant un impôt de 5 écus seulement par an et quelques journées de travail pour la construction des principales routes, le Serbe était quitte de toute dette envers l'Etat, et il jouissait en revanche, comme de sa propriété, de toutes les productions naturelles de la terre, y compris la forêt.

La noblesse et les classes privilégiées ayant disparu par le fait seul de l'évacuation du pays par les Turcs, la vraie égalité civile régnait partout, bien que plusieurs voïvodes ou chefs serbes eussent grandement envie de se substituer aux seigneurs turcs dans leurs propriétés sans maîtres ; mais le prince Miloch sut faire échouer

toutes leurs tentatives. « Le prince Miloch, dit à ce sujet dans sa brochure sur la Serbie, M. L. de S. Bystrzonowski dont, au reste, je suis loin de partager toutes les vues, profita habilement de la situation politique de l'Europe pour organiser son pays. Mais les hommes puissants qui l'avaient aidé plus particulièrement à le délivrer, espéraient obtenir des privilèges tout-à-fait semblables à ceux dont jouissent les boïares en Valachie, ou que possèdent les magnats en Hongrie. Ils croyaient pouvoir remplacer les spahis turcs, qu'on avait expulsés, et leur succéder dans leurs droits féodaux des *timars* et des *ziamets*. Ils commencèrent même à exiger du peuple l'accomplissement des anciennes coutumes, des dîmes et des corvées. Mais le prince Miloch supprima ces abus, proclama tous les Serbes libres et égaux, soumis à la même loi et au même impôt, et détruisit tous les privilèges, toutes les prérogatives qu'on commençait à établir. C'est ainsi que le prince

Miloch, aimé par le peuple, devint pour les puissants de son pays un despote, un pacha chrétien. C'est ainsi que prit naissance cette opposition, qui, avec des dehors libéraux, s'appuyait uniquement sur des amours-propres personnels froissés et des vues féodales déçues (1). »

D'après ce que je viens de dire, on comprend facilement que le noble orgueil qui caractérise mes compatriotes, est bien placé. Et vraiment, comment le Serbe ne serait-il pas fier lorsqu'il songe que c'est au prix du sang versé par son père ou par son frère, qu'il est devenu le maître absolu de toute la surface de son pays natal ?

Toutes les principales routes de la Serbie ont été frayées à travers d'immenses forêts vierges, sous le règne de Miloch. Ce ne sont pas des chaussées d'Allemagne, sans doute, mais des chemins

(1) *Sur la Serbie*. Paris, 1843, page 76.

rendus praticables pour les voitures de marchandises et pour les voyageurs. La sûreté des routes dans tout le pays, au milieu de la nuit comme en plein jour, était sans exemple. Mais aujourd'hui ! Sous le gouvernement de Miloch, munis d'un passeport signé de lui, les marchands traversaient la Serbie dans tous les sens, à toute heure, couchaient au milieu des bois, portant sur eux des centaines et des milliers de ducats, sans le moindre souci, sans aucune inquiétude. Qu'ajouterai-je ? Mes lecteurs croiraient peut-être que je veux les amuser par des contes, si je leur disais que le moindre objet perdu était rapporté le lendemain au préfet ou au sous-préfet de l'arrondissement, et cependant, le fait s'est renouvelé peut-être cent fois. La sécurité dont on jouissait en tous lieux engageait très souvent le voyageur à préférer l'air pur et embaumé d'une belle nuit d'été à celui de la chambre d'une mauvaise auberge, et il passait la nuit à la belle étoile, au mi-

lieu des bois. Le passeport signé par Miloch était tellement respecté dans tout l'empire ottoman, que les sujets de Sa Hautesse le sultan, Bosniaques, Bulgares, Macédoniens, et tous ceux qui avaient à redouter quelque persécution de la part des Turcs, priaient fréquemment le gouvernement serbe de leur en délivrer un, prétendant que c'était leur plus sûre égide contre les cruautés des Musulmans. Je me souviens qu'étant à Rome, il y a quelques années, un moine bulgare vint me trouver, et ignorant que mon père ne régnait plus sur la Serbie, absent qu'il était de sa patrie depuis longtemps, qu'il me pria de lui donner pour mon père une lettre qui lui servit de recommandation, afin d'obtenir un passeport en cas qu'il se décidât à retourner dans son pays. Il m'assura que jamais il n'avait joui de plus de sécurité en Turquie, que quelques années auparavant, alors qu'il était en possession d'un passeport de Miloch.

Le versement de l'impôt dans la caisse publique avait lieu tous les six mois, sans aucun retard, grâce à l'empressement que les contribuables mettaient à se libérer d'une dette légère envers le gouvernement, et bien que M. C. Robert prétende que, sous le règne de Miloch, les finances furent fort mal administrées, loin de présenter un déficit, lorsqu'il quitta la principauté, en 1839, le trésor contenait une somme de treize à quatorze millions de piastres argent comptant. Les finances sont-elles aujourd'hui dans un état aussi prospère?

Sur toute la frontière serbo-turque, depuis l'embouchure de la Drina jusqu'à l'autre extrémité du pays, à l'embouchure du Timok, un cordon sanitaire fut établi en 1836, avec cinq quarantaines principales (la sixième, celle de Racka, date d'une époque postérieure), et sept paroisses. La milice ne s'est jamais rebutée de son rude

service sur une frontière aride, où elle était exposée aux surprises fréquentes des peuplades voisines qui prenaient plaisir à la chasse aux sentinelles serbes, et les massacraient dans le but odieux d'ouvrir à tout prix l'entrée de la Serbie à la peste, fléau contagieux qui régnait alors dans presque tout l'empire ottoman. Les Albanais, entr'autres, avaient à ce sujet des caprices vraiment bizarres; ils s'obstinaient à venir puiser l'eau de quelques puits creusés sur le territoire serbe, apportant avec eux toute espèce de chiffons qu'ils semaient à droite et à gauche, dans l'espoir que les Serbes les ramasseraient. Malgré toutes les précautions de Miloch, la peste éclata donc en plusieurs endroits, mais les progrès en furent arrêtés avec une énergie et une promptitude presque inconcevable, eu égard aux moyens peu étendus dont il disposait.

Les troupes serbes sont excellentes. Leur orga-

nisation permanente ne remonte pas au delà de 1830. Tout le monde étant armé selon la coutume, qui était une nécessité autrefois, le Serbe, chasseur habile avant de devenir soldat régulier, acquiert aisément les qualités d'un guerrier de premier ordre; six mois de service actif lui suffisent. Malgré ces heureuses dispositions, les Serbes essuyeraient indubitablement des échecs décisifs, en combattant même un adversaire naturellement moins belliqueux, faute d'officiers versés, je ne dirai pas dans la stratégie, ce serait se montrer trop exigeant, mais simplement dans la tactique. Le prince Miloch, qui le sentait, avait envoyé trente jeunes gens étudier en Russie, dix pour chacune des trois branches de l'art militaire. De retour dans leur patrie, ils y ont organisé le service ordinaire et indispensable. Ce sont, sans contredit, aujourd'hui encore, les meilleurs officiers de l'armée serbe. Dans mon opinion, le gouvernement actuel devrait poursuivre l'œuvre com-

mencée par Miloch, en envoyant un plus grand nombre de jeunes gens capables dans les écoles militaires supérieures de l'Europe, afin de se former un corps d'officiers supérieurs distingués. Tous les événements de notre siècle, et principalement de ces dernières années, appellent son attention sur cet objet, d'une importance bien plus grande pour la Serbie que pour beaucoup d'autres contrées.

Miloch a fait construire des casernes et des hôpitaux militaires à Belgrade, Kragouïevatz, Pojarévatz et Kioupria; il a fait bâtir plusieurs poudrières, et il laissa en partant un parc de quarante pièces environ d'artillerie, en partie fondues dans le pays, en partie à l'étranger.

Comme il n'y avait qu'une seule grande pharmacie à Belgrade qui méritât réellement ce nom, il en a établi plusieurs autres, dont l'une non moins bien montée, à Kragouïevatz. La première

imprimerie, la première fonderie et le premier journal serbe datent aussi de son règne.

Pour préparer l'exploitation des mines de la principauté, il a fait explorer tout le pays par le célèbre métallurgiste B. Herder ; et je crois qu'aujourd'hui, on en est encore resté au même point sous ce rapport.

Une quarantaine d'écoles élémentaires ou normales, et de gymnases, ont été fondés dans les différentes villes et villages, ainsi qu'un lycée. Et comme de tout temps, les hommes lettrés ont, en général, été rares dans la Serbie, tous les professeurs et presque tous les maîtres d'écoles, bien que serbes de langue et d'origine, furent appelés de la voïvodie serbe enclavée dans l'empire d'Autriche. Serbes de la principauté, soyons-leur reconnaissants de ce service rendu à notre patrie, redevenue la leur.

Un grand nombre d'églises furent construites avec

leurs clochers; depuis bien longtemps on n'avait rien vu de pareil. Il fallut beaucoup de patience et de courage en même temps pour habituer les Turcs à la vue de ces clochers et de ces églises. Jusqu'alors les églises serbes, comme c'est encore le cas en Bulgarie, avaient eu plutôt l'air de caves souterraines que d'édifices consacrés à la divinité.

Les tribunaux reçurent une bonne organisation, quoique le manque de gens capables se fit sentir davantage dans cette branche du gouvernement. Les différends qui ne pouvaient être accordés à l'amiable par les kmètes, étaient portés devant le tribunal du district (*okroujni soude*), formé de trois membres, d'un président et d'un secrétaire. Le dernier degré d'appel était le tribunal supérieur, appelé aussi le tribunal de la nation, siégeant au centre du pays, à Kragouïevatz. Composé de personnes de différents districts, la plupart d'un âge avancé, ce dernier tribunal exerçait une très

grande autorité sur le peuple. Ceux qui se trouvaient mécontents de ses arrêts, avaient le droit d'en appeler au prince, en dernière instance. Les procédures longues et dispendieuses n'étaient point tolérées par Miloch, et beaucoup de paysans serbes préféraient ces formes expéditives à la lente procédure d'aujourd'hui.

L'extrême sévérité de Miloch, en fait de corruption, de quelle que nature que ce fût, a guéri tous les employés du vice de la vénalité.

Quant au clergé, n'ayant ni domaines proprement dits, ni aucune influence directe sur le gouvernement ou sur le peuple, si ce n'est une influence morale, il dépendait, sous tous les rapports, du pouvoir civil. La Constitution de 1839 n'a rien changé à sa position, tandis que dans tout l'empire turc, c'est dans la personne des évêques que se personnifie le peuple. Aussi n'entendons-nous pas tous les jours des plaintes amères

s'élever contre les abus commis par les évêques bulgares, qui se sont emparés de l'autorité suprême, et l'exercent très souvent d'une manière beaucoup plus tyrannique que les pachas ?

En Valachie, de même, où le clergé est richement doté en capitaux considérables et en biens immeubles, il n'est pas exclu des fonctions législatives; c'est le métropolitain de Bukarest qui préside toujours l'Assemblée nationale, en vertu du règlement organique de la principauté.

Je m'arrête, espérant d'avoir été clair et précis dans mon exposé des événements survenus en Serbie depuis le désastre de 1813, c'est-à-dire depuis le temps où Miloch prit un rôle dans le drame guerrier dont ma patrie a été le théâtre. Je crois avoir suffisamment prouvé, autant que ma promesse d'être bref me l'a permis, que l'histoire de Miloch écrite par M. C. Robert, n'est

rien moins qu'une histoire et surtout une histoire de Miloch. Dans son récit, qui comprend 149 pages in-8^o, M. C. Robert n'a pas trouvé la moindre place pour un seul mot d'éloge de Miloch, qui mérite tant d'éloges. Que la place lui ait absolument manqué, je ne puis le croire, car si, au lieu de raconter deux fois la prise de *Belgrade* par *Tcherni-Georges*, en 1806 (p. 220 et 264), et au lieu de s'extasier si longuement sur la noblesse de sentiments de *Voutchitsch* (p. 246); sur l'intrépidité de *Matthieu Nénadovitsch*, à la longue barbe (p. 244); sur la richesse de gentilhomme de *Hadjitch*, très aimé en *Syrmie* (page 309); sur le vaste front pâle, le caractère inflexible, l'ardent patriotisme de *Stoïan Simitsch* (page 332) (1), et sur mille autres choses

(1) M. Ranke s'accorde peu avec notre historien sur le caractère de ce dernier. Voici ce qu'il en dit dans son ouvrage *Die serbische Revolution 1844*, pages 344 et 345 : «..... Stoïan Simitch, der im Hause des Miloch lange Zeit aus und eingegangen, und durch muntere Unterhaltung besonders ein Liebling der Kinder geworden, etc.»

qui n'appartiennent pas à l'histoire de Miloch ; si, dis je, au lieu de tout cela, il se fût appliqué à étudier la vraie histoire de Miloch, il en aurait eu assez pour tracer un portrait ressemblant, bien que dans des proportions restreintes. Si son intention a été de faire le procès à Miloch dans ces 149 pages, soit, je n'ai rien à dire, si ce n'est qu'il aurait dû les intituler : *Livre deuxième, la principauté de Serbie, procès instruit contre Miloch*, au lieu de : *Livre deuxième, la principauté de Serbie, histoire de Miloch*.

Selon M. C. Robert, « si l'oborknèze eût aimé la gloire, il pouvait s'en couvrir à souhait dans cette lutte nationale. » (1) « Mais, ajoute-t-il, Miloch ne songeait qu'à son propre intérêt ; aussi sa carrière militaire fut-elle courte. » (2) Eût-il donc mieux valu que Miloch s'obstinât à continuer la

(1) Page 249.

(2) Page 250.

guerre pendant neuf ans, pour finir par se voir réduit à fuir en Autriche, en abandonnant à la merci des Turcs, son pays réduit à la plus grande misère ? Pour moi, je trouve que précisément le plus grand mérite de Miloch, c'est qu'à ses yeux la gloire militaire ne fut qu'un objet secondaire. M. C. Robert estime que Tcherni-Georges a rendu plus de services à la Serbie que Miloch. Libre à lui d'avoir une telle opinion ; quant à moi, je ne puis la partager, car à mon avis, la guerre est le moyen et non pas le but. Après neuf années de victoires, Tcherni-Georges a laissé son pays dans un état plus déplorable qu'il ne l'avait trouvé ; après une seule campagne victorieuse, Miloch a gouverné la Serbie jusqu'en 1839, époque où il l'a quittée prospère et heureuse. Voilà la vérité.

Plusieurs révoltes ont éclaté sous le règne de Miloch ; mais, on le peut dire, rarement parmi le bas peuple, le plus souvent dans la plus haute

classe ou parmi les employés. Cela ne doit étonner personne; au contraire, rien de plus naturel. Quand on pense que des trônes, héréditaires depuis des siècles, s'écroulent fréquemment, les révolutions en Serbie contre Miloch le parvenu ne s'expliquent-elles pas d'elles-mêmes? Au reste, je suis loin, de vouloir persuader au public que ces révolutions n'avaient aucune espèce de cause. Je l'avouerai même, plusieurs d'entre elles furent presque provoquées. Tel ne fut pas toutefois le cas pour la dernière, celle de 1839. Entreprise en faveur de Miloch, elle a eu cependant pour résultat son éloignement de la Serbie, au mois de juin de la même année. Qui sait? peut-être Miloch ne pouvait-il être utile à la Serbie que pendant ces 26 ans? Peut-être Miloch et le nouvel ordre de choses ne pouvaient-ils se marier?

Ma sincère exposition des faits prouve deux choses contre l'auteur des « *Slaves de Turquie.* »

Il est coupable d'abord d'avoir présenté au public comme certaines, positives, ses affirmations relativement à Miloch et à d'autres personnes, tandis qu'elles sont complètement fausses ; il est coupable ensuite d'avoir passé absolument sous silence, ou d'avoir attribué à des motifs honteux, les plus beaux faits d'armes du prince Miloch pendant la guerre de l'insurrection serbe, et les immenses services qu'il a rendus à sa patrie, en posant la pierre fondamentale d'une organisation administrative, dont toute trace avait disparu depuis des siècles.

J'ignore si l'ouvrage de M. G. Robert a trouvé beaucoup de lecteurs qui l'aient goûté, et si, en général, il a eu quelque succès ; mais je suis presque certain que tout homme intelligent, qui aura eu le malheur d'ouvrir cette prétendue histoire de Miloch, pour se distraire un instant, faute de mieux, n'a pas tardé à reconnaître la maladresse de l'au-

teur, qui laisse apercevoir sa niaiserie en beaucoup d'endroits, et sa méchanceté partout. Or, la méchanceté et la niaiserie ne sont ni l'une ni l'autre au nombre des qualités caractéristiques d'un historien aussi sérieux qu'il prétend l'être ; que sera-ce, si elles se trouvent réunies ?

J'espère n'avoir pas besoin d'affirmer à mes lecteurs que, dans tout ce que je viens de raconter, pour réfuter ce que M. C. Robert a avancé dans son ouvrage, avec une partialité dont je ne m'explique pas les motifs, je suis resté fidèle à la vérité, comme c'est le devoir d'un honnête homme à qui l'avenir de sa patrie est plus cher que le sien propre.

Qu'on ne m'accuse pas d'avoir vu Miloch à travers le prisme de l'amour filial ; il n'en est point ainsi. Me voici, conduisant la plume d'une main, l'autre appuyée sur mon cœur, pour l'interroger :

Est-ce le fils? Est-ce le Serbe impartial qui trace ces lignes? Et sa réponse ne me laisse aucun doute; c'est ce dernier. Pourquoi, en effet, blâmer M. C. Robert; pourquoi détruire ses calomnies, si je suivais son exemple, en faisant de cette brochure le pendant de son ouvrage dans un sens opposé? J'avoue qu'alors toute la différence entre lui et moi serait que lui, trompé par la mauvaise foi de ceux qui se soucient peu de l'honneur de leur patrie, et encore moins de celui d'un écrivain étranger, il a écrit, en 1844, ce qu'on lui a soufflé à l'oreille, tandis que moi, honteusement aveuglé par le sentiment filial, je ne rougirais pas d'abuser sciemment de la confiance que le public, j'aime à le croire, m'accordera, et de signer de mon nom, en 1850, une relation fautive et mensongère.

Un dernier mot, avant de terminer.

Les visites que des hommes éclairés font à ma patrie sont pour elle d'un avantage sans prix, et un Serbe ne peut que s'applaudir à l'arrivée de ces étrangers, la Serbie ayant grandement besoin d'être révélée au monde civilisé, comme une terre inconnue. Mais je ne peux toutefois m'empêcher de témoigner le regret que j'éprouve, lorsque je vois ces voyageurs, à peine descendus sur le rivage serbe, se livrer à quelques mauvais génies pour qui rien n'est sacré, se laisser séduire par eux, et puis, se mettant à l'œuvre, travailler, la plume à la main, à nourrir et à rallumer le feu dévastateur qui, hélas ! nous dévore depuis quelques années.

FIN.